

LA FRICHE



PREMIÈRE PARTIE

28/09/2014

À quel moment, on cesse d'aimer sa mère ? Est-ce même possible ? On parle quand même du four d'où est sortie la viennoiserie, car oui, Ange-Marie se sent l'âme d'un escargot aux raisins (une *escargotine*, dit-on dans le Sud-Ouest, un *schneck* dans le Nord-Est). Le *schneck* qui sort de la *schneck*, tout englué de bave.

Expiration brève, rictus relevant un coin de lèvre. Ange-Marie se tourne et se retourne dans son lit. Le sommeil l'a quitté pour de bon. Il expérimente cyniquement ces questions existentielles. Ses muscles se tendent partout où ils ne devraient pas, notamment au niveau du cou et de la gorge. Légère pellicule de sueur sur les paumes.

On cesse d'aimer progressivement sa mère, parce qu'elle disparaît graduellement, buée sur la vitre s'évaporant avec le lever du soleil. Quand il y en a.

D'abord, on vient la visiter toutes les semaines. On vient malgré le sordide de l'hôpital, malgré la cafétéria beige aux meubles beiges et vissés, aux couverts beiges en plastique et sans aspérité, malgré la télé en sourdine bloquée sur une chaîne du service public, malgré la sanction qui tombera au bout de quelques heures : *il faut y aller*. Parler dans cet endroit, avec les autres échappés de *Vol au-dessus d'un nid de coucou*, le personnel qui rôde, prêt à intervenir quand il le faut, des fois que s'énerve « le Chef » (ici, c'est un grand costaud mutique et menaçant dont personne n'a envie de goûter le poing d'ébène). Des vieilles, des clodos, des gens qui semblent tout à fait normaux, des gais, pas souvent, des tristes, on trouve de tout, des têtes de passage et des piliers.

Ça suinte le gémissement, la plainte, ce lieu. Mais on s'en fout. On vient visiter, on est encore ado. Maman encore compréhensible, ouverte aux autres. Elle s'enquiert, veut savoir comment l'école se passe, les relations avec la famille d'accueil. Mensonges et mensonges pour la protéger, pour qu'elle n'ait pas une couche de merde en plus à se farcir dans la tête. Enfin, mensonges, non, pas vraiment. Les Bernard sont juste des gens normaux, sans drama comme mode d'existence. Et ses résultats scolaires ont toujours été au-dessus de la moyenne.

Pourtant, Ange-Marie le ressent, Maman fait des efforts, essaie d'égayer ces moments sordides, drapé de rêves la plus insignifiante des banalités, évoque une sortie prochaine et le retour d'une vie à deux, comme avant, c'était bien avant.

Une première fois, puis régulièrement, l'institution prévient que la visite du samedi ne pourra pas avoir lieu. Milena Rosaton est trop mal, incapable d'interagir avec autrui, même le fruit de ses entrailles. Pas d'inquiétude, pas de TS, juste une grande lassitude. Ado, on n'aime pas la routine, parce qu'on devine que la routine masque le formatage lent et insidieux, alors pour un peu, on se réjouirait.

Puis Maman commence à manquer. Sa maladie fait chier.

Quand enfin on la retrouve, la semaine suivante ou un mois plus tard, elle a changé. Elle ne demande plus comment ça va, elle n'apporte plus de fantaisie, que de l'aigreur, de la plainte, un sourd reproche. Elle ne se souvient pas de la classe dans laquelle se trouve son fils, du nom de ses copains. Quand c'est fini, soulagement du *il faut y aller*. Ange-Marie se demande ce qu'il a fait pendant deux heures. Pour qui l'a pris cette femme qui ne semble pas tout à fait savoir qui ils sont.

Alors les visites s'espacent. La vie hors les murs défile à toute berzingue. La vraie famille, les Bernard, celle avec laquelle on passe les moments qui comptent et ceux qui s'oublient, apporte tout ce qu'il faut. La distance s'instaure. Et lorsqu'elle sort enfin du HP – c'était quand ? En 2006, il y a déjà huit putains d'années –, il la remet dedans presque instantanément. La lassitude s'est teintée de honte. C'est plus simple de ne pas aimer que d'assumer.

Désormais, ce ne sera plus qu'une visite annuelle, pour son anniversaire. Jusqu'à ce dernier, qu'Ange-Marie a zappé, pour cause de contrat à vérifier au dernier moment. Ils n'ont pas soufflé les allumettes, comme ils l'avaient toujours fait, pour rire, parce que c'est pas cher et tout aussi satisfaisant.

Ange-Marie se dit que Milena s'est fait le plus beau des cadeaux, en disparaissant : sa vie misérable a rejoint le cours du fleuve de merde tranquille qu'est la vie. Et pour lui ? Il est loin d'être certain que cette disparition en soit un.

*

À ce point de la réflexion, ses paupières s'ouvrent, presque forcées, avec à peu près autant d'élan et de légèreté que s'il s'agissait de soulever un rideau de fer rouillé.

Les membres du corps engourdis dans les prémises de la maladie, un refroidissement s'annonce sur la pointe des pieds, du moins depuis le derme, à en juger par les frissons intermittents qui le rident. À peine les yeux dessillés, inondés d'une lumière argent sale, l'évidence de la morne atonie du dimanche s'annonce.

La lassitude qui accompagne ces hérauts de scrofule, si ce n'est pire selon les sites de médecine en ligne consultés sitôt les premiers symptômes ressentis, lessive la chair constamment, la laissant comme malaxée, steak mou aux fibres brisées, mais sans passage par l'attendrisseur.

La porte de la chambre entrouverte laisse voir la table de la cuisine, la boîte à chaussures, ainsi que son contenu éparpillé.

Une énergie fébrile parcourt l'entrelacs des vaisseaux internes, sourde, puissante, comme un courant silencieux et invisible, qui emporte le fétu humain dans sa baine. Ses couleurs, à l'énergie, passent incessamment du rouge au pourpre, pulsant à basse intensité, braises rougissantes sous les cendres du dysfonctionnement. Ange-Marie ne réussit pas à identifier cette force qui le triture et l'interroge. D'où vient-elle ? Où emmène-t-elle ?

La question creuse en filigrane les secondes blanches qui s'égrènent dans le lit, devenu fournerie tropicale. Soudainement, il se rappelle qu'il est un héros. Seule l'action mettra en branle les résolutions. Agir pour accomplir la pensée. Ange-

Marie s'en persuade, après maintes répétitions. La chaleur gagne les muscles, impatients de résoudre ce que l'esprit ne peut.

Il s'agite avec lenteur, fait une vague toilette, s'habille malgré le poids de dix kilos à chaque extrémité. Le quotidien est devenu saga épique, qui le crève.

Après que l'engourdissement a perverti chaque cellule, la braise du matin ne s'est pas éteinte et lui fait prendre manteau et paquets de mouchoirs de rechange pour une étuve au grand air, la sudation fébrile compensant largement les gifles glacées que masquera le brouillard poisseux. La porte claque, Ange-Marie se ravise illico, la rouvre et file prendre quelques-uns des trésors éparpillés sur la table de la cuisine, rapidement et au hasard, les bourre dans un sac de sport attrapé à la va-vite. Il ne sait pas pourquoi, mais il sent qu'il doit le faire.

Puis il repart, armé pour affronter le passé.

*

Le pas martèle le trottoir désert de la grande ville engourdie elle aussi avant son réveil. Si l'environnement semble figé dans le froid et l'obscurité, Ange-Marie est perdu dans un fatras de connexions synaptiques, qui le font sentir chaussette dans un lave-linge.

Devenir orphelin à l'adolescence, c'est juste comme avoir cinquante ans pas dans le bon corps et pas au bon moment. Tu te prends des responsabilités d'outre-monde. Ton univers s'alourdit de considérations jusqu'alors étrangères et, sûr, que t'aurais préféré ignorer. À toi de gérer, avec le matos que tu as. Si tu comprends pas ça quand t'as, quoi ? douze-treize ans, jamais tu deviens un héros.

Ces pensées s'agitent dans le crâne survolté d'Ange-Marie alors qu'il a regardé, pendant son bref petit-déjeuner, une capsule de trois minutes dans le journal télévisé du matin sur les enfants de l'assistance. Il est en rogne et ne se sent pas du tout comme les exemples qui illustrent le reportage. Non, il n'est pas une grosse larve, déprimée parce qu'elle n'a pas ses parents, ouin, ouin. La face honteuse de la société. Qui échouera dans la rue, la zonzon, chez les fous.

Alors que si tu piges dare-dare, tout devient clair. Ne compte sur personne. Personne. À part toi. Parce que tu as un destin à accomplir. Héros, tu l'es. Or, les héros sont orphelins ! Harry Potter, Superman, Batman, Luke Skywalker ! Ange-Marie, sa mère ! Ou plutôt pas ! Plus !

Alors oui, techniquement, il n'était pas orphelin, juste placé. Pour lui, ça s'était bien passé, grâce aux Bernard, Pierre et Cathy. Sinon, il n'en serait pas là, à juger et mépriser ceux qui n'ont pas eu « les bonnes circonstances », comme un beau bâtard avec une morale de seigneur. Les circonstances ? Il appelle ça des *opportunités*. Des choses arrivent, positives ou négatives. Elles ne te veulent rien, les choses. Tu réagis, positivement ou négativement. Tu vois le problème ou l'opportunité. La façon dont tu réagis, c'est la définition de base de l'intelligence.

Ange-Marie s'est fait tout seul, optant pour les bonnes solutions quand les coups durs le matraquaient.

Tout seul, vraiment ? Le matos initial, celui qu'il a fait fructifier, d'où il venait, trou du cul ? Pas du trou du cul, justement. Frigorifié, d'ailleurs, l'oignon. C'est la fièvre.

Des fantômes incubes et succubes jouent à lui torturer les tétons, alors qu'il déambule d'un pas décidé par les rues de la ville, son sac battant la cadence sur la hanche, s'éloigne toujours un peu plus du centre. Une démarche qui l'emmène loin de la sécurité, loin du connu et du rassurant, vers les landes désolées et maudites qui constituent les marches de l'enfer. Spectre claudiquant et vacillant en route pour sa réintégration dans la géhenne séminale, sa dérive dure longtemps, couvre le temps que la ville prenne ses couleurs diurnes.

Ah merde ! Une merde ! Il a failli marcher dedans. Il devrait peut-être se concentrer sur ce qu'il se passe dans le vrai monde. Où est-il ?

Il regarde son GPS. Sans qu'il s'en rende compte, ses pas l'ont porté sur les terres qui accueillaient, à leur corps défendant, Petrodolas. Il frissonne.

Les lieux suintent de densité. Ils portent la réalité en strates, vont au-delà de la perception sensorielle immédiate, comme autant de murmures, flashes, le poids du passé. Les angles trahissent l'idéologie. Le sol est lourd des pas qui l'ont martelé. Ainsi la magie des greniers, dont l'odeur renferme déjà tant d'histoires, tandis que la lumière joue chichement à découper l'atmosphère chargée. La poussière, témoin de l'histoire. Des résidus d'os, aussi. Enfant, on aimait explorer ces capharnaüms mystérieux, qui foutent un peu les jetons, quand même, avec ces araignées aux toiles omniprésentes grouillant dans l'ombre.

À l'autre bout du spectre des lieux inquiétants, ces portions de l'espace dont on peine à s'approcher, dont on perçoit diffusément, à la lisière de l'indicible mais tellement prégnant, irrationnel, le mal qui sourd. L'inconscient collectif vient contracter les muscles horripilateurs. L'endroit pue le froid, la souffrance et la terreur.

Un malheur au moins a eu lieu.

Au pire, c'est une porte de l'enfer. Padirac, les grottes jumelles de Jérusalem et, sans nul doute, le site industriel de Petrodolas. Il le sait. Il a vu une vidéo sur Youtube. Ange-Marie se retrouve en terrain connu. Il fouille, analyse, pèse la portée des mots et des idées. Il est juriste, et quand il tient une proie, un coupable, une erreur de formulation, il l'expose aux yeux de tous et à la vindicte de la raison. Rien ne l'arrêtera.

Point de départ, le lieu du crime : l'usine qui était ici. Des personnes se sont sacrifiées, les dieux se sont barrés. La sueur, la faim, la colère sont restées accrochées aux murs, badigeons invisibles que le regard ne peut ignorer.

En attente de valorisation, les herbes folârent, rachitiques. Le sol est pauvre, acide, mangé par les déjections corrompues de l'ancienne activité, dédaignant avec superbe les vestiges industriels que l'on pourrait, avec quelque effort, transformer en juste monnaie. La friche appâte ses bobos, promet une gentrification attendue par l'incongruité de l'excrément. L'espace vaut de l'or, les morts donnent la vibration, *la* de basse intensité, chant funéraire des artefacts.

La terre attend et, en attendant, réfléchit à ses atours bourgeonnants pour contestataires en recherche de sens, s'interroge, fouille, remue dans ses

entrailles les raisons de son abandon, les raisons de son échec à plaire au capitaine d'industrie. Elle spéculé, immobilièrement avant tout. Rien ne se perd, rien ne se crée, tout se vend, et le supplément d'âme vaut de l'or. Ange-Marie le sait, le fait, le tait, et vaguement, en ressent une certaine culpabilité.

*

Ange-Marie hésite. C'est fou qu'il reconnaisse queud. Il hésite à envoyer un texto à Nicolas pour être sûr de trouver le local, se retient — autant ne rien devoir à ce mec qu'il n'apprécie pas plus que ça —, préfère attendre et voir d'abord.

Il s'enfonce dans la friche, prend une voie d'accès remarquablement peu défoncée qui conduit au chicot branlant d'un portail de guingois entre deux murs lépreux, puis traverse une espèce de cour ou de parking. À ce stade sont déjà apparues quelques traces d'occupation plus ou moins éphémère : tags et détritrus habituels, emballages de chips, canettes vides, fleurs de ouate jaunies de vieux mégots et préservatifs souillés — il frémit en songeant à l'idylle, monnayée ou non, qui a choisi ce théâtre pour ses soupirs. Pas l'ombre d'un souvenir à l'horizon, le découragement s'invite. Qu'est-ce qu'il fout là, le super-antihéros ? Quelle parodie d'initiation espère-t-il, quelle pythie dépenaillée ? Mais hors de question de faire demi-tour, ça reviendrait à fuir. Il se résigne à longer les murs et contourne un long bâtiment gris pour déboucher sur un réduit, tout aussi gris, plus bétonné encore, strictement cubique et utilitaire, qu'il sait composé d'une grande pièce avec cuisine de fortune, d'une chambre et d'une ridicule salle de bains. Vingt mètres carrés généreusement accordés au gardien de l'usine par une chaîne de commandement d'au moins vingt maîtres.

La voilà donc, cette foutue cahute. Grise et moche. Et toujours aucune révélation. Une bouffée d'amertume, vague, lointaine, comme amortie par la fièvre qui lui beugle aux tympanes, lui serre presque le cœur. Elle se dissipe aussi sec alors qu'il s'avance et pousse la porte qui grince.

Ce ne sont pas les ors et les cachemires, l'albâtre et le rubis. Plutôt ferraille et verre, skaï, acrylique et polyamide, avec pas mal de bois de récup, le tout parsemé ici ou là de taches louches. Un squat, pas un palais, un abri de fortune, mais de fortune qui s'efforce d'habiter quand même. Une banquette de train pas trop défoncée pour canapé-lit, des bouts de moquette dépareillés assemblés en tapis approximatif, une bobine de câble en guise de table, deux plus petites pour tabourets, quelques sièges branlants, un pouf décati fait d'une pile de journaux en voie d'effondrement, trois étagères et une commode, assemblages de planches et briques, une ribambelle de bouteilles largement recouvertes de coulures de cire, avec quelques moignons de bougies encore plantés dedans. Dans le fond, un réchaud et une maigre pagaille des vestiges de vaisselle rangée dans des cageots superposés, séparés du reste de la pièce par un rideau de capsules de bouteille, ou ce qu'il en reste. Devant la seule fenêtre pend un morceau de chintz à l'orange passé, égayé de rubans au passé multicolore.

Un peu partout, des bibelots inventés ajoutent au désordre : grues d'origami aux ailes de fer-blanc, mécaniques de poche en vis et écrous piqués de rouille,

chimères détraquées et assemblages déglingués de morceaux de jouets cassés. Enfin, appuyée sous la fenêtre, une roue de vélo où sont accrochées deux cartes postales, une mer déchaînée et la repro d'un Klee, la photo d'une jeune fille défigurée par un feutre noir, ainsi que tout un feuillage de pages de livres en lambeaux, flyers délavés, dessins à demi effacés et quelques tremblants coquelicots en tulle blanchi... Une guirlande d'ampoules de toutes tailles et formes, qui ne fonctionne visiblement plus, devait jeter sur l'ensemble une lumière tressautante. Une épaisse couche de poussière uniformément répandue fait passer à la mélancolie l'absurde poésie du lieu.

Ange-Marie a tout embrassé d'un regard circulaire, rapide, en s'assurant de tenir à bonne distance toute trace d'émotion, refusant de savoir s'il se rappelle, maintenant, ou toujours pas.

Mais il ne peut esquiver la fresque. Un coup bas.

Elle court aux murs, sur plus de deux côtés de la pièce, s'interrompt seulement là où une plaque de plâtre s'est effritée et a laissé la paroi nue, emportant dans sa poussière un bout du panorama à l'aspect crayeux. Une ville en noir en blanc domine la pièce, sans ombre, mais où toute la gamme des gris vient jeter son velouté sur les façades bien droites, une teinte plus subtile révélant ici ou là d'étranges transparences. Ailleurs, la vue s'enténèbre dans des lointains rehaussés de contours clairs, où se noie la cité.

Plusieurs personnages, dessinés d'un trait nerveux et charbonneux, peuplent la fresque : sur un balcon, jeune femme à la cigarette qui porte la main à sa bouche ; plus bas, vieillard ratatinée au regard sagace, mains nouées dans le dos, qui suspend sa marche ; couple d'amoureux sur un banc, oublieux de ce qui les entoure ; clochard affalé contre un mur, médusé, qui tient à demi penchée une bouteille dont il laisse se vider le contenu. Tous ont les yeux rivés sur le plus étonnant de ce paysage urbain : de droite à gauche se découpent six autres silhouettes, à moins que ce ne soit toujours la même qui se répète et grandit, d'abord tout juste colorées d'un mauve pâle aux grâces malades et dotées de fascinants yeux en miroir, puis bientôt chatoyante des reflets de bouts de miroir qui finit par les constituer peu à peu entièrement. Le dernier avatar, immense, se courbe sur la ville en un geste curieux ou protecteur, tourné vers l'extérieur. Le traitement, des gouttelettes et des taches de peinture, de la poussière de verre, disposés en traînées évanescentes, dessinent à chaque silhouette comme un halo, si bien que, de forme humaine, elles évoquent pourtant quelque apparition surnaturelle, fantômes ou âmes errantes aux mille facettes éclatées réunies par un scintillant mouvement.

*

Il se souvient d'avoir peinturluré cette fresque. Tout le fou oublié lui revient en pleine face, là d'un coup... Ange-Marie morfle, ravale sa morve, titube, jambes fauchées, tout tourne, minot excité affolé apeuré aux grands yeux rivés au centre

de son monde, Milena. Qui chavire, et l'univers avec elle bascule sur son axe. Le souvenir revient le faucher en traître par-derrière, avec des fausses odeurs de printemps, une fragilité de verre qui lui cingle la moelle, le regard fébrile de sa mère qui éclate comme mille soleils aveugles, et une autre silhouette derrière, plus floue, plus douce, dans l'ombre, un secours peut-être, ou un danger plus grand... Nicolas ?

Rire franchement amer ce coup-ci, alors qu'il balance des coups de pied de-ci, de-là dans les détritiques accumulés qui jonchent le sol. Sympa, la boîte à chaussures, réduite, manipulable.

Mais là...

Le capharnaüm vient de prendre des proportions délirantes.

La salope. Une salope égoïste. *Centre de son monde*, tu parles. C'est elle qui se raccrochait à lui, un môme, bordel, juste un môme, comme à une putain de bouée de sauvetage. Milena pitoyable épave peinant à surnager, sombrant, l'entraînant, bonne à noyer. Qu'est-ce qu'il branle, bon Dieu ? Il a rien de mieux à foutre que de zoner dans ce ramassis de mauvais souvenirs et de misère crasse ?

D'un mouvement brusque, il prend son sac, le retourne, veut le vider des stupides brimborions qui l'alourdissent. Vite, vite avant de se mettre à les vénérer comme des trésors louches. Son regard tombe sur un papier plié en quatre, qui lui a échappé la veille, il l'ouvre avant d'avoir eu le temps de réfléchir. Un poème.

Un mot sur deux est illisible, mais il s'en souvient encore parfaitement bien et, même si elle ne le lui a jamais lu elle-même, c'est sa voix qu'il se remémore en parcourant rapidement les lignes rongées.

Puis il ferme lentement le poing sur le bout de papier. Lentement, mais la force qu'il y met fait blanchir ses articulations. Il en fait une boule. Il froisse, il serre comme on étranglerait.

Longtemps, il a cru que les mots avaient un pouvoir. Enfin, pas exactement les mots tout seuls. Plutôt le fait de les écrire, de les graffer, énormes, super grands, aussi hauts que soi, des mots géants pour crier sur les murs. Ouais, il voyait littéralement les choses en grand, à l'époque. Mais pas par simplisme ; même s'il pense que la taille compte malgré tout, plus important encore devaient être le geste, le moment et le lieu, saisis dans une espèce d'unisson, régis par une conjonction puissante qui ne s'explique pas, qui se sent, jusqu'au fond des tripes. Il s'était demandé si, lui aussi, il arpenterait les *couloirs du temps*. Il avait cru que oui. C'était idiot. Un péché de jeunesse. Il avait tout donné à cette fresque, et d'avoir oublié si cette passion d'ado lui vient bien de Milena monte comme une angoisse, qu'il rejette.

Et puis merde, à quoi bon ? Ça lui a passé. On le lui a proprement fait passer, et au fond des tripes il ne lui reste qu'une rage sourde, à la fois plus simple à comprendre et vingt fois plus obscure, dont il ne sait quoi faire.

Il déteste le jeune abruti qu'il a été. Presque autant qu'il la déteste elle. On ne l'y reprendra plus. Il ne sait pas trop pourquoi il s'est ramené ici, ce qu'il vient y chercher, si longtemps après. Enquête mes couilles. Probablement pas des réponses, vaguement un exutoire, peut-être des comptes à régler.

Sous le ciel d'avril, la friche est un désert plus méchant que dans son souvenir. Pas étonnant, mais ça fait un motif supplémentaire. Il rouvre le poing, le papier se déplie à peine, Ange-Marie l'attrape par un coin, de l'autre main sort le Zippo. Il joue avec, le claquement quand il ouvre et ferme lui fait du bien. La flamme jaillit. Il la contemple un instant. L'approche du bout de papier, elle lèche, il lâche aussitôt. Consumé en une poignée de secondes.

Il reste encore un moment con, à regarder la cendre insignifiante.

Rien n'a bougé. Ça l'étouffe toujours. Peut-être que s'il faisait cramer tout le coin, plus loin encore...

À commencer par les objets de la boîte, qui soudain se détachent de l'environnement, éparpillés au pied du mur par son geste de colère, avec une espèce d'aura luisante, comme un objet interactif de jeu vidéo. Il y a là tout le bordel qu'il a rassemblé tout à l'heure, au pif, mais le hasard est un salaud : le journal de Milena, cette plongée dans un esprit torturé, les poèmes froissés qu'il a lus cette nuit, les coupures de presse, un pin's *Touche pas à mon pote*, la moitié de boîte à œufs en plastique jaune clair que Milena utilisait en guise de palette, le jeu de cartes érotique *Plaisir d'offrir, joie de recevoir* qui lui avait valu une séance d'humiliation dont il frissonne encore un instant, une plume de corbeau, le collier de nouilles qu'il avait fait en maternelle et la miniature du van de Scoubidou qu'il adorait, qu'il adore toujours d'ailleurs. Ange-Marie s'accroupit, prend le jouet dans la main, se relève, trop rapidement pour que l'hypotension orthostatique, cette dépression du corps, ne voile sa conscience d'une chape de lenteur quand il se lève. Son être, déjà affaibli par la maladie, par les mauvaises vibrations du lieu et du moment — ça pue le malheur et la mort ici —, par les spectres avides de se gorger de sa force vitale, son mana, se recroqueville encore plus. Il met un genou à terre, pose les paumes sur le sol, le regard sur un disque de lumière qui rapetisse à mesure que l'obscurité mange sa perception. Il halète, son corps ne répond plus. Le monde se rétrécit, tunnel dont l'issue semble s'éloigner de plus en plus. Seul son cerveau est encore capable de fonctionner, le reste est en stase. Même la pompe, dont chaque coup résonne comme l'infrabasse d'une rave sauvage dans un cimetière... Elle marche encore ? Y aura-t-il un drop de ouf, final ? Il est peut-être en train de mourir, sa vie va défiler devant ses yeux, à toute berzingue, en ordre antéchronologique, en plus. Trop bien.

DEUXIÈME PARTIE

27/09/2014 – Soirée

Ça fait vraiment plan de mauvais ciné : la boîte, le coffre au trésor, remis à dans-l'cul-l'Élu, qui pour l'ouvrir doit vaincre le plus puissant des ennemis, à savoir lui-même, sous la forme de « Je suis ta mère. » « Nooooooooooon. »

N'empêche, quand la vie te met dans un film, hollywoodien ou indé français, il n'y a pas à tortiller. La voie du héros s'ouvre au misérable lambda, qui se voit offrir la chance de sa vie : desceller la boîte à Pandore, et voir s'envoler les maux qui jusqu'alors rongeaient le passé, donc le présent.

Plus facile à dire qu'à jouer, en fait. C'est quand même tout un métier, acteur. Surtout quand le sujet te touche en plein. Ange-Marie, à fond Actors Studio, habite son personnage. Sauf que celui-ci est censé accomplir des trucs qu'il n'imaginait même pas.

Après avoir passé vingt minutes à jouer au chat et à la souris, avec sa main dans le rôle de la patte du matou bien bigleux qui n'arrive pas à toucher la boîte-souris, immobile qui plus est, Ange-Marie finit par prendre une grande inspiration et, sur une très longue et chétive expiration, touche le couvercle, le fait sauter délicatement, comme l'hymen d'une première aimée.

Ses doigts s'agitent rapidement dans l'accumulation de notes, carnets, dessins scribouillés, petits objets divers, photos d'identité et souvenirs, cartes d'établissements – une véritable caverne d'Ali Baba – et présentent les trouvailles devant ses yeux, juges impartiaux et brutaux. Seuls les écrits éveillent son intérêt. Il les parcourt rapidement, à la recherche d'on ne sait quoi, avant de les éjecter d'un *wipe* vers la gauche.

Ange-Marie est tellement absorbé par la boîte qu'il en a oublié de remettre le chauffage en rentrant dans son studio. Il a posé précipitamment son précieux sur la table de la cuisine et a entamé son étrange ballet d'indécision. Vingt-cinq minutes à seize degrés et en chandail, cela sollicite le système immunitaire, qui ne peut s'attaquer aussi efficacement que d'habitude aux bactéries et virus récoltés lors du rendez-vous avec Nicolas. Pas à cause de l'homme en particulier, mais le monde est rempli de malfaisances veules et sournoises, d'agents pathogènes et de mauvaises vibes. Conséquemment, Ange-Marie est pris d'une crise d'éternuements qui l'immobilise de longues minutes.

Quand enfin, il peut reprendre son souffle, il passe le radiateur de la pièce principale à 4, celui de la cuisine à 5. Il fixe la boîte éventrée, ses entrailles qui gisent éparses autour de la carcasse parallélépipédique, tout en se tenant le menton. Pour l'instant, il n'a rien extrait des informations glanées lors de ce premier scan.

Telle Vera de Scoubidou comprenant que les pièges de Fred sont tous pourris, Ange-Marie sait qu'il doit changer de stratégie.

Il est bon dans les enquêtes. Ouais, c'est comme ça. Juriste, avec spécialité en criminologie (qui, au final, ne lui a servi à rien sur le plan professionnel) égale

morback de la vérité, pourfendeur des méchants déguisés, professionnel de la dissection de chiures de mouche.

Alors il va prendre les documents et, progressivement, les relier entre eux, à la manière d'un commissaire, d'un *profiler*, de Sherlock Holmes, avec son palais mental et la tech... Voilà, avec de la tech. Toutes ces data digitalisées et reliées dans un tableau blanc numérique à zoom infini ! Tiens-toi à carreau, team NCIS, Ange-Marie arrive !

Mais quelle Vérité, ducon ? Qu'est-ce que tu cherches ? Ange-Marie ne le sait pas, il le découvrira bien en cours de route. En attendant, il part se coucher, à la main le cahier intime de Milena, semblerait-il, d'après ce qu'il en a survolé. Il continuera de le scanner rapidement, s'attardant sur certaines pages qui semblent avoir un sens quelconque, entre des gribouillis indescriptibles, des pages dignes de Wikipédia sur d'obscurs sujets comme le chamanisme, et des esquisses, des brouillons, représentations visuelles d'un esprit qui bat la campagne, dont les méandres cartographiés exhalent un corrosif parfum d'attraction, avant de tomber vaincu par la fatigue, les émotions et la maladie, plusieurs heures plus tard.

Elle savait dessiner, Maman.

*

27/09/2014 – Après-midi

Aucune raison de s'inquiéter. Que peut craindre un homme dans la force de l'âge face à un jeune adulte ? Hormis que cet homme aux sourcils déjà poivre et sel se sent abandonné de toute force, malmené, bringuebalé par les vacheries de l'existence. Hormis que cet homme qui avait fait une croix sur l'amour de sa vie se voit contraint de plonger au cœur de la blessure. Hormis que son assurance, le personnage de chevalier servant qu'il s'est patiemment construit au fil des années, vient non pas de se lézarder, mais de s'écrouler sur elle-même, comme une vieille barre HLM qu'on fait sauter. Ange-Marie lui a battu froid pendant l'enterrement, mais ne semblait pas agressif, ou alors juste légèrement, il n'y a aucune raison que les choses déraillent aujourd'hui. Le garçon a déjà pété les plombs, il peut exploser de furie, comme sa mère. On s'abstiendra d'évoquer le souvenir de la foire, merci.

Ce matin, au téléphone, il a donné rendez-vous à Ange-Marie dans ce bistrot, pour 16 heures. Il est 16 heures 17, l'heure miroir est passée. Le jour automnal semble s'être fait dévorer par une masse de nuages noirs aux crocs glacés, la lumière prend le deuil et, dans la rue, la buée masque les mots prononcés. À trois doigts, Nicolas bat le tempo d'une chanson imaginaire sur la boîte à chaussures qu'il a posée à côté de lui. Le marteau doux de la pulpe imprime un rythme incantatoire dans lequel l'homme se perd. La chanson prend des accents de *Paroles, paroles* et, dans sa tête, la voix de Dalida roucoule : « Mais c'est fini le temps des rêves / Les souvenirs se fanent aussi / Quand on les oublie. »

Il en perdrait de vue le but de son rendez-vous, quand une ombre d'un mètre quatre-vingts fend l'espace du bistrot et vient se poser en face de lui. Nicolas se lève, serre la main tendue, se rassoit en même temps qu'Ange-Marie, face de

trentenaire qui a toujours son air décidé, les traits anguleux et la barre volontaire au front, et qui attaque, volubile :

— Ah Nicolas, je t'ai pas beaucoup parlé à l'enterrement, désolé. J'étais pas tout à fait moi-même, tu sais.

Nicolas opine.

— Mais dis donc, t'as pas changé ! Un peu blanchi, peut-être, mais pas pris un gramme en trop. Ça te fait quoi ? Soixante ans ?

L'homme toise rapidement le garçon en face de lui.

— Cinquante-six. Toi, si, tu as beaucoup changé. Tu es devenu un beau jeune homme. Dans les trente ans, non ?

Ange-Marie s'esclaffe, limite outrancièrément.

— T'inquiète, je suis resté un enfant à l'intérieur. Bon, que me vaut le plaisir de te revoir ? Ton appel m'a surpris.

Nicolas ne veut pas donner trop d'épaisseur au moment, mais ne peut s'empêcher de faire une pause, de prendre une brève inspiration avant de lancer :

— Peut-être que tu ne le sais pas, mais je suis toujours resté en contact avec ta mère. J'allais la voir au moins une fois par an, quand elle était à l'hôpital.

— Tout compris, ça fait bien seize ans ! L'âge d'un ado. Mais dis donc, tu l'aimais beaucoup ma mère !

Le CPO, *chief people officer*, *chief talent officer*, *chief Kapo*, directeur du personnel, responsable des ressources humaines, l'esclave du capital... selon le point de vue et le moment, prend une mine neutre, sincèrement intéressée par l'autre, ultra-empathique, bien absente, tirée de la pratique de dizaines d'ateliers *gestion du conflit*, *communication non agressive* et autres recettes miracles pour faire de l'entreprise un paradis sur terre.

— C'était une personne riche, une artiste. Elle a gagné un prix à un concours ! J'aimais bien discuter avec elle. J'espérais sa guérison, je crois. Je n'ai jamais voulu que son bien. Mais je n'étais pas amoureux. Proche, pas amoureux.

Si le doublement de l'affirmation semble convaincre Ange-Marie, Nicolas sait combien de mensonges il a proférés. Et d'un : il était encore éperdument amoureux de Milena, même après qu'elle l'eut rejeté en tant qu'amant, même depuis qu'elle s'était rejetée du courant. Et de deux : bravo la bienveillance, puisque c'est lui, Nicolas, qui a trahi sa mère, l'a aiguillée vers sa triste destinée. Et de trois : c'est un second prix qu'elle a gagné.

Tout ça, Ange-Marie n'a pas à le savoir.

Nicolas pose sa main sur l'avant-bras du jeune homme, qui le laisse faire. Ça lui permet de baisser les yeux, sa main sur l'avant-bras en guise de point de fixation. Vivre le moment présent. Exercices de respiration en douce. Un long moment de silence s'ensuit, que rompt le récent orphelin :

— D'accord. Ça ne serait pas un problème, de toute façon, hein. C'était pour me dire ça que tu m'as appelé ?

— Non. J'ai vu Milena en juin, pour son anniversaire. Elle avait attendu toute la journée ta venue, pour que vous souffliez les allumettes. Et quand elle a compris

que tu ne viendrais pas, elle m'a donné ceci pour toi. Je pensais te la donner à l'enterrement, et puis...

L'homme-qui-ne-fait-qu'énoncer-des-faits – pas de jugement, de la bienveillance dans le regard, toujours – prend la boîte à chaussures à côté de lui et la pose sur la table en face d'Ange-Marie, mutique et se frottant nerveusement les paumes, les genoux. Peut-être que le rappel de son ultime rendez-vous manqué avec sa mère l'a atteint. Le ton est agressif quand il demande :

– Tu sais ce qu'il y a dedans ?

– Évidemment non, je ne me serais pas permis de fouiller.

Ange-Marie continue à jouer les statues, artiste de rue ne faisant pas tourner le chapeau, il n'aime pas les couvre-chefs, ça l'a toujours irrité, et explose soudain, les traits crispés de rage contenue :

– Mais putain, t'apparais tout le temps dans ma vie, toi ! C'était quoi ta relation avec ma mère ? Qu'est-ce qu'elle te devait ?

Rester impassible, *poker face* alors qu'une irrépressible envie de péter de peur serre le sphincter.

– Mais rien, rien bien sûr ! Enfin... Non, rien vraiment, il n'y a rien à prendre mal. Seulement, voilà, je ne sais pas si tu sais, mais l'atelier dans lequel tu as habité quelques années avec Milena dans l'usine, c'était moi qui le lui avais obtenu. Et l'usine n'existe plus dorénavant.

Ange-Marie contemple la boîte pendant de longues secondes sans bouger. Il finit par s'en saisir, tâte le carton délavé et gondolé, semble calmé et demande :

– Un atelier ? Je me rappelle... vaguement. Pour Milena ?

– Oui, elle avait un vrai talent pour le dessin, pour la peinture. Comme j'étais directeur du personnel et que je savais qu'il y avait ce réduit inutilisé, je m'étais arrangé pour qu'elle en ait l'usage, comme bon lui semblait. Et elle en a fait un usage certain, tu te rappelles vos graffitis ? risque Nicolas, un sourire naissant à la commissure des lèvres, bien rasées.

L'appel à la connivence échoue complètement. Ange-Marie ne semble plus vraiment présent, murmurant :

– C'est fou que je me rappelle plus.

Sur ces mots, il se lève comme un Playmobil, la boîte aux mains, bousculant la table de fonte et de granit, qui gronde sans menacer de basculer.

– Bon, je dois vraiment y aller Nicolas. Ça m'a fait plaisir de te voir, mais je ne me sens pas très bien.

– Bien sûr. Et n'hésite pas à me contacter. Je serai toujours là pour toi.

Ange-Marie acquiesce, cale maladroitement la boîte sous l'aisselle gauche, et tend la main, dans une pose presque identique à celle qu'il avait dix minutes auparavant.

– Fais attention à ta boîte !

– Oui, oui, bien sûr, murmure Ange-Marie en prenant congé.

Et encore un ton plus bas :

— C'est fou que je ne me rappelle plus.

26/09/2014

Deux coups à la porte, faibles, un troisième espacé.

— Entrez !

— Monsieur Sorlin ?

Le bout du nez pointe par l'embrasure, puis le visage aux grands yeux noirs, inquiet, qui se détend en le voyant.

Nicolas ne l'avait pas réellement remarqué sur le coup, mais c'est pourtant bien ce souvenir qui lui revient comme le premier. Le regard, remonté comme le flotteur d'une bonde sous la poussée d'Archimède, de Milena encore inconnue.

— Vous rencontrez des soucis particuliers ? avait-il demandé quand elle lui eut demandé une avance sur salaire, comme toujours soucieux de se montrer disponible et à l'écoute.

— Non, pas vraiment... Enfin, si... Mais rien de bien grave, ça ne se rep... Est-ce que ça pose un problème ?

Fuyant le sien, de regard. Juste quelques coups d'œil presque traqués, pour savoir quand même si on la lui accorderait, cette insigne faveur. Plus tard, elle avait dit, avec un rire où perçait encore une pointe de gêne, qu'elle s'était sentie comme une petite souris grise.

Il avait répondu « non bien sûr », n'avait pas, n'aurait de toute façon pas hésité une seule seconde, et il n'avait vérifié que plus tard le faible montant de la dépense *extraordinaire* à passer en trésorerie, qui l'avait un peu étonné. Sur le coup, il avait surtout proposé son aide, ou du moins son oreille, si elle avait besoin, parce qu'il ne concevait pas encore qu'un chef du personnel ne serve pas surtout à ça. Toujours sans croiser son regard, elle avait remercié sans plus et filé comme une ombre.

Qu'il était jeune, alors ! Éprouverait-il aujourd'hui autre chose qu'une vague indifférence teintée de lassitude, après une telle visite ? Il espérait que non, il s'employait à rester l'homme secourable qu'il rêvait d'être, mais il devait bien admettre que ses réactions étaient moins spontanées et qu'il négligeait souvent de faire « le pas de plus ». Alors que, ce jour-là, il n'avait pas seulement fait le nécessaire pour l'avance, il avait sorti le dossier de la jeune femme et remonté l'historique : des arrêts fréquents, presque cycliques, d'une quinzaine de jours, un mois même l'année précédente, aux alentours de septembre – parfois un peu avant ou un peu après. Cela fit tilt.

« Si tu veux mon avis, le deuil finit par avoir bon dos. Elle veut surtout prolonger ses vacances, celle-là », avait assené Hélène, à qui il succédait, alors qu'elle lui faisait part des cas « problématiques » de la boîte au moment du passage de relais. « Ne tombe pas sous son charme, hein », avait-elle conclu en plaisantant – au moins à moitié.

L'origine des petits souliers dans lesquels Milena s'était presque enfuie était devenue moins mystérieuse. Il avait revérifié son nom – nom d'épouse, mais elle

avait été embauchée jeune fille, d'après le patronyme raturé qui précédait –, et croisé pour tomber sur Manuel Rosaton, *décédé à son poste le 11 septembre 1994*.

Il n'avait pas poussé jusqu'à aller lire les détails, mais il avait dès lors accordé à Milena une attention particulière, quoique d'abord lointaine. C'est lors du sapin de Noël dédié aux enfants du personnel qu'ils avaient un peu brisé la glace. La petite souris grise avait disparu : une Milena rayonnante, sur son trente-et-un, son opulente chevelure dorée, habituellement étroitement retenue en chignon, caracolant sur ses épaules, avait pénétré dans la salle encore presque vide avec son petit garçon, auquel elle confirmait, le regard pétillant :

— Oui, le gros plein de soupe de Noël.

— Alors y'a qu'à dire que j'en mange plus, moi.

Elle était partie d'un éclat de rire et s'était baissée pour appliquer un gros baiser sonore sur la joue du garçonnet – Angy, enfin Ange-Marie, comme il l'apprendrait bientôt –, qui avait aussitôt foncé rejoindre un ou deux gamins, les enfants des collègues de Milena.

Une scène presque trop belle pour être vraie, et pourtant. Mille fois, Nicolas avait vu Milena faire tout son possible pour Angy, d'abord sans effort, pas même par devoir – à quel devoir Nicolas lui-même avait-il obéi, plus tard ? –, répondant seulement à l'heureux élan vital qui entraînait l'enfant vers sa mère et vers le monde ; puis parfois plus péniblement, comme si répondre n'avait plus la même évidence, mais réclamait de se ressaisir, de faire appel à une volonté menaçant de lui échapper. Et ce *parfois* avait dû peu à peu devenir plus fréquent, se multiplier insensiblement, jusqu'au point où elle avait été incapable de fournir encore cet effort, où le joyeux entraînement s'était mué en douloureux cercle vicieux. « De la souris grise au rat d'égout ! » avait-elle lancé avec une emphase qui s'efforçait encore de rire, un jour où, venu vérifier que tout allait bien (les absences s'étaient raccourcies, mais aussi rapprochées ; bel et bien problématique, alors), Nicolas l'avait trouvée, sans doute à peine levée à 13 heures, les cheveux sales, habillée d'un survêtement débraillé dans lequel elle avait visiblement dormi, au milieu d'un appartement pas encore tout à fait crasseux, mais franchement loin d'être entretenu. Elle avait tout de même conduit Angy à l'école.

On était alors déjà bien loin de la magie de Noël et du charme que Milena avait déployé sans même en avoir conscience. Il avait découvert ce jour-là, par hasard, qu'elle était dotée d'un vrai coup de crayon : elle avait griffonné sur la nappe du goûter un gros père Noël entouré de petits lutins farceurs en racontant une histoire à Ange-Marie et à ses copains agglutinés autour d'eux. Et n'en déplaise aux mauvaises langues, bien plus que de le séduire, Milena avait ému Nicolas. Elle l'avait ému par ses brusques incertitudes, ému par ses regards inquiets glissés en coulisse, ému par son entrain spontané et ses sourires une fois qu'elle se sentait en confiance. Et aussi, il faut bien l'avouer, par cet air rêveur, un peu perdu, adressé avec ferveur à un absent, même s'il avait refusé de le voir.

Par la grâce de cinq, six traits tracés avec désinvolture, il avait aussi éprouvé un soupçon d'admiration qui avait donné des ailes au désir. Est-ce que tout avait été écrit d'avance, finalement ? Était-il inévitable qu'il ne tombe amoureux que pour être éconduit ? Et pour trahir ? Il détestait ces lieux communs de cœurs brisés mais, comme eux tous, Nicolas avait rejoué sans relâche les cinq actes de la

tragicomédie et s'était retrouvé coincé dans l'implacable enchaînement des causes et des effets, pitoyable idylle.

Il pouvait bien rêver aux chemins que ni lui ni Milena n'avaient empruntés. Le dénouement réel ne cessait de revenir le poignarder : ce lundi où il avait trouvé la mère prostrée et son fils lancé dans une frénétique activité de peinturlurage des murs, que son arrivée avait brusquement interrompue. La vaisselle sale s'empilait dans l'évier, des vêtements froissés trônaient aux endroits les plus improbables, des boîtes de conserves à moitié vides moisissaient un peu partout... L'expression d'Ange-Marie était rapidement passée de l'enthousiasme (ou bien était-ce de la rage ?) à l'inquiétude en voyant Nicolas, puis le gamin avait pris un air mi-buté mi-perplexe pour lui expliquer qu'il aidait sa maman à décorer.

Nicolas n'avait pas hésité. Pas vraiment. Il avait immédiatement proposé d'accueillir chez lui la mère et l'enfant. Mais Milena avait refusé avec une énergie frôlant le désespoir dont elle avait paru parfaitement incapable une seconde plus tôt. Quand il avait insisté, elle était partie d'un rire de vraie démente, qui l'avait terrorisé et paralysé pendant qu'elle se moquait de sa noblesse d'âme, un traquenard pour la foutre dans son pieu, s'il se croyait à la hauteur ! Avec son air propre de Monsieur Gentil, sa générosité, au fond, il se gargarisait seulement de sa supériorité, enfin, juste ce qu'il faut, pas trop, parce que c'était encore mieux si c'étaient les autres qui chantaient ses louanges, pas vrai ? Il lui fallait ça, c'était son fix ? Il se croyait trop fort d'avoir tout réussi, hein ? Oh oui, un grand cœur, prêt à accueillir toute la misère du monde, à condition seulement qu'on ne trouble pas son petit intérieur, ses petites manies, qu'on le laisse bien courber l'échine, la sienne et la vôtre, et puis vous rabaisser en douce. Nicolas se retenait de pleurer, effrayé qu'elle l'accuse en plus d'être une mauviette. Il ne l'avait jamais vue comme ça. Puis elle s'était mise à dégorger des insultes pendant qu'il entraînait tant bien que mal Angy dehors pour l'emmener prendre un vrai repas.

Pendant que le gamin mangeait, il avait retrouvé un certain calme et prit sa décision, avec un peu de mauvaise conscience et en se demandant ce qui attendait la jeune femme. Mais il fallait parer au plus pressé. Sans plus hésiter, il avait appelé les services sociaux, l'aide à l'enfance. C'était regrettable, mais ce devoir lui incombait. Il frissonnait encore en se rappelant combien Milena l'avait humilié, il s'était senti bafoué et fort injustement récompensé. Mais ces sentiments n'avaient rien à voir avec sa décision. La preuve, il lui avait pardonné.

Il avait même fait tout son possible pour ne pas laisser tomber « l'amour de sa vie », pensait-il avec tristesse et dérision. Il avait cru, vraiment cru, qu'avec un accompagnement adapté, elle s'en sortirait, serait heureuse, même une fois tombé le couperet, trouble bipolaire, diagnostic qui irait s'alourdissant, jusqu'à ne plus pouvoir supporter son propre poids Il l'avait accompagnée tout du long, ou presque – s'il avait espacé ses visites, vers la fin, c'est que la voir ainsi végéter le détruisait et l'empêchait d'apporter le réconfort qu'il aurait voulu lui offrir. Évidemment, même alors, il avait attendu un mieux, un élan enfin décisif, il allait revenir, serait revenu. Refusant de voir qu'elle avait abandonné, irrémédiablement, à l'instant où Ange-Marie avait cessé de se préoccuper d'elle. Et il en voulait parfois à ce fils de sa défection, de l'amour si exclusif que Milena lui avait voué, du rôle de rempart entre elle et lui qu'elle lui avait fait jouer.

Mais ce n'était qu'un même, qui s'était dépêtré comme il pouvait de ce qui lui était tombé dessus, et tant pis si ça lui paraissait plutôt mal que bien. Qui était-il pour juger ? Pour finir, peu importe l'alibi : il suffit d'une trahison pour réduire à néant deux avenir – ou un seul, commun, qui aurait dû lui revenir.

*

25/09/2014

Nicolas poussa un imperceptible soupir de soulagement en voyant arriver Ange-Marie avec les Bernard. Il avait évité d'y penser, mais il n'était pas tout à fait sûr que le jeune homme viendrait. Le gamin avait laissé paraître si peu d'émotion quand il avait appris la nouvelle de la mort de sa mère ! Nicolas n'avait ni jugé ni insisté, il s'était juste proposé pour organiser lui-même la cérémonie, avec l'accord sans effusion d'Ange-Marie, qui s'en était tenu à de laconiques « O.K. » ou « comme tu veux » quand Nicolas avait ensuite essayé de l'associer à ses choix – par correction, bien sûr, mais aussi dans l'espoir vite déçu que la carapace se fissurerait au moins un peu. L'étreinte du jeune homme fut brève et maladroite, il se serait contenté d'une poignée de mains sans les bras grands ouverts de Nicolas. Restés quelques pas plus loin, les Bernard adressèrent juste un signe de la main.

Nicolas avait opté pour quelque chose de simple, d'autant plus qu'il avait eu beau appeler toutes les personnes un tant soit peu proches de Milena, la liste n'était pas longue et la procession allait être clairsemée. Il regarda autour de lui. Tout le monde semblait être là. Gisèle, l'infirmière qui s'était le plus occupée de Milena, douce et compassée, accompagnée d'une autre qu'il mit un moment à reconnaître – il ne l'avait croisée que quelquefois, ses horaires ne correspondaient pas à ceux de ses visites. Une ancienne voisine, qui avait souvent aidé Milena du temps de son bref retour à la vie normale. Deux amies qu'elle avait connues à l'hôpital, Agathe en sortie pour la triste occasion et... Eh bien, Isabelle avait depuis longtemps échappé à tous ses démons et menait une vie aussi agréable que possible, à l'en croire. Il ignorait un peu ce que signifiait ce *possible*. Bien qu'il l'ait vue assez souvent avec Milena, à laquelle elle avait continué à rendre visite jusqu'au bout, il se sentait toujours en léger décalage avec elle, comme s'ils ne devaient pas se comprendre. Peut-être lui en voulait-il un peu, au fond ? Elle avait pris dehors la place qu'il avait souhaitée à Milena, coincée entre les murs désespérants de l'hôpital. Isabelle lui avait promis de prévenir certains amis de Milena dont il soupçonnait à peine l'existence ou qu'il avait oubliés – elle n'était plus très bavarde, à la fin. En tout cas, Isabelle avait tenu parole, à en juger par la petite demi-douzaine de personnes, dont un couple qu'il ne situait qu'à moitié. Sur un geste du maître de cérémonie, tout le monde était en train de s'installer.

Nicolas se sentit tout d'un coup horriblement oppressé. Jusqu'ici, il avait éprouvé une certaine satisfaction en préparant la cérémonie, en prévenant famille (Angy et les Bernard, s'ils comptaient à ce titre) et amis (du moins ceux qu'il connaissait), à évoquer avec eux les derniers moments de Milena, auxquels il avait pour ainsi dire assisté, à offrir des paroles de réconfort malgré son propre chagrin. Mais il se sentait subitement ridicule. Il aurait voulu s'emparer du

micro, remercier en trois mots chacun d'être venu et se diriger aussi sec au cimetière. Qu'on en finisse, vite.

Honteux de sa propre insensibilité, il se fit violence pour s'asseoir et écouter le résumé de la vie de Milena, si impitoyablement aride malgré la suave élocution. Peut-être d'autant plus aride qu'il laissait soigneusement dans l'ombre tout ce qui avait relevé d'une lutte, taisait les blessures. Il osa à peine jeter un coup d'œil à Ange-Marie. Raide comme un piquet, le jeune homme avait le regard dur rivé droit devant lui, les lèvres pincées. Le maître de cérémonie se tut et deux autres personnes prirent la parole, que Nicolas écouta à peine. La musique de circonstance l'irritait, douceuse invitation au recueillement. Il regretta son choix si convenable, convenu, qui ne parlait pas de Milena. Repasser ainsi en esprit tous les morceaux qui auraient été plus éloquents lui évita au moins d'écouter vraiment ce qu'on disait.

Puis ce fut enfin son tour, et il dut respirer un grand coup pour chasser ses larmes. Naturellement, l'éloge funèbre qu'il avait mis tant de soin à rédiger et dont il s'était cru fier lui paraissait soudain détestable. Il le lut comme il aurait récité un texte étranger, avec application et en se forçant à ralentir malgré sa hâte d'avoir fini. Arrivé aux derniers mots, il se sentit soudain bête. Jamais le silence de ce genre de lieux qui, faute d'occupation régulière, retentissent de vide, ne lui avait semblé si violent, hostile. Il laissa échapper un sanglot, s'en voulut immédiatement et quitta fort piteusement l'estrade, non sans chercher du regard, penaud, Ange-Marie, chez qui il ne manqua d'identifier ou de fantasmer un air réprobateur.

On sortit lentement de la salle, croisant les employés des pompes funèbres. Sur le perron, Gisèle l'attendait pour le reconforter. « Au moins, elle ne souffre plus. » Il était trop désemparé pour répondre quoi que ce soit, mais ce lieu commun l'agaça. L'infirmière n'était pas avare de paroles creuses et lénifiantes – Milena et lui s'étaient cent fois gentiment moqués d'elle sous cape, sans que la bonne âme ait jamais soupçonné qu'elle était la cause de leurs sourires en coin. Le petit cortège allait présenter ses condoléances à Ange-Marie, toujours droit comme la justice, qui les accueillait avec une mauvaise grâce visible. Nicolas aussi reçut aussi plusieurs poignées de main de gens visiblement embarrassés, qui ne savaient pas trop à quel titre il était là, quelles convenances respecter. Il arriva à répondre aimablement, avec un sourire rassurant malgré le tumulte d'émotions qui l'agitaient. Heureusement, ça ne s'éternisa pas, chacun se rendait déjà à sa voiture pour rejoindre le cimetière. Sans écouter vraiment Gisèle, à qui il servait de chauffeur, qui commentait avec componction ce que chacun avait dit et se félicitait des hommages rendus à Milena, Nicolas essayait de se concentrer sur la route en chassant les idées parasites... ou plutôt en se morigénant – sa déception sans doute déplacée devant la froideur du « petiot », Ange-Marie, son piètre discours, frustrant, son étonnement face à Isabelle, en grand appareil de deuil, qui lui avait presque paru endosser un rôle tragique lorsqu'elle avait parlé... enfin, pour le peu qu'il avait vraiment entendu. Il regrettait maintenant son choix de la simplicité. Il avait dû faire une croix même sur les coquelicots, si périssables. Comme Milena. Mais non, se reprit-il avec une moue de tristesse, elle n'est pas exactement morte dans la fleur de sa jeunesse. Il n'arriva pas à contrecarrer à temps la suite, *pas comme Manuel*, mais heureusement, ils étaient arrivés au cimetière.

À partir de là, tout se déroula comme dans un songe. Il n'avait plus rien à faire, à organiser, à vérifier, plus de discours à écrire, à se réciter, à prononcer, plus personne à accueillir, guider, emmener. Restait peut-être ce qu'on ferait après, une fois le cercueil en terre... mais on verrait bien. Il se laissait lentement envahir par la sensation de vide, l'indifférence du ciel bleu, la caresse de la chaleur sur sa nuque, la discrète et cruelle absurdité de tout ce cérémonial. Il se dit que, finalement, si les adieux que permettent les enterrements sont si importants, c'est surtout parce qu'ils occupent beaucoup avant de vous plonger tout entier dans l'absence sans crier gare. Comme un brusque réveil. Un électrochoc. Sinon qu'il se sentait plutôt engourdi, sonné. Plutôt un coup appliqué sans hésitation derrière la nuque, alors, pour vous assommer. À terre, vous aussi.

Au moins, il ne pleurait pas. Il avait hâte de pouvoir se départir de cette dignité de façade. Enfin, au moins faisait-il bonne figure, il restait à sa place. Est-ce qu'elle savait combien il tenait à elle ? Lui-même, l'avait-il su ? Oui, oui, bien sûr. Ou peut-être que non ? Il se ressaisit, son regard erra une nouvelle fois sur l'assistance. Chacun avait jeté sa rose le cercueil, dérisoire offrande, symbole presque risible de ce qui périssait au seuil de sa floraison – pourquoi diable ces fleurs serrées en jaloux boutons au lieu de l'exubérance d'une corolle exhalant ses parfums entêtants, scandaleux ? Qu'on ait vraiment vécu, au moins, avant de succomber. Il s'étonna de la tournure de ses pensées, se dit avec un pauvre sourire que c'était, une dernière fois, l'esprit de Milena qui le visitait.

On commençait à s'éloigner de la tombe. Ange-Marie gardait un visage fermé. « Ce n'est pas sain », songea Nicolas, et il pensa lire de l'inquiétude dans l'attitude de Mme Bernard, qui se penchait vers son pseudo-fils pour lui murmurer quelque chose. Nicolas fermait le rang, moins ordonné qu'à l'aller. Il aurait bien traîné, aurait aimé rester un moment seul. Il ne pouvait pas. À peine le petit groupe eut-il rejoint le parking que Gisèle le prenait à partie pour inviter tout le monde à passer un moment dans une brasserie proche, où ils avaient réservé, « et rendre hommage à Milena en nous souvenant tous ensemble des moments que nous avons partagés avec cette femme exceptionnelle ». Nicolas acquiesça sans broncher, avant de voir qu'Ange-Marie, suivi par ses parents d'adoption, se dirigeait déjà vers leur voiture.

— Ange-Marie ? appela-t-il. Tu ne veux pas venir ? Je... j'avais espéré qu'on aurait au moins l'occasion de discuter... de parler de... de Milena... de toi... et puis j'ai quelque chose pour toi !

Il ne réussit pas à dire combien il était heureux de le voir, comprenait à peine sa déception devant l'indifférence du jeune homme.

— Je dois y aller. Merci pour tout. On s'appelle. Passe un bon moment.

Les Bernard jetèrent à Nicolas un regard d'excuse, puis emboîtèrent le pas au jeune homme. Et lui resta là, les bras ballants, parfaitement inutile, voire vaguement en rogne.

TROISIÈME PARTIE

21/08/2006

Irradiant d'une joie que son fils a peur de reconnaître, Milena s'agite dans ce petit F2, chichement décoré, mais propre, normal, merci la Sécu, qui l'héberge dorénavant ; lumineuse, volubile, aérienne. Ange-Marie pourrait en cligner des yeux, tant elle est solaire. Pour le moins, il en a la tête qui tourne et ne réussit pas à placer deux mots dans le monologue ininterrompu qui l'a accueilli et ne le lâche plus depuis qu'il a franchi le pas de la porte.

Cela fait longtemps qu'il ne l'a pas vue. Il lui a téléphoné souvent, l'a vue il y a deux mois pour son anniversaire, mais alors que la promesse d'une sortie commençait à se concrétiser, ce qui aurait dû le faire bondir de joie et le motiver à venir l'encourager, il s'était trouvé des excuses de plus en plus imparables, la laissant affronter seule ces dernières étapes d'un voyage vraiment pourri. Peut-être pour s'assurer que la guérison était bien réelle, puisque gagnée sans aide extérieure. Excuses, mensonges, faiblesse du raisonnement ! L'aide extérieure n'a jamais cessé sous la forme des médicaments.

Elle a encore maigri, les os bien apparents sous une peau flasque, les cernes charbonneux, le visage tout en angles, sa robe pivoine bien trop ample. Longtemps qu'il ne l'a pas vue aussi heureuse, aussi. Ces deux états, l'extrême maigreur et la joie, leur mélange grotesque, sont si inhabituels, incongrus, qu'ils perturbent le jeune homme, l'adulte même, puisqu'il a désormais dépassé les dix-huit ans tant fantasmés. Il se sent submergé d'un étrange sentiment, partagé entre amour pour sa mère, méfiance, agacement que la conversation ne s'engage pas sur un mode plus intime. Il ne sait pas comment interrompre le débit de Radio Frivolités, et encore moins comment il va aborder le sujet qui l'a amené ici : son envie de revenir habiter avec elle, maintenant qu'elle est guérie — en rémission, pour être très précis — et qu'il peut décider de là où il va, puisqu'il est dorénavant majeur. Bien sûr, sa famille d'accueil se réjouirait de le garder. À force de travail acharné, il a réussi à décrocher le contrat jeune majeur. Ce n'est pas donné à tous les enfants placés : un tiers d'élus. Pour trois ans, il va toucher des aides et pourrait rester chez les Bernard, ses reups de cœur, ou se dégoter un studio en résidence. Ou, pourquoi pas ? tenter de retrouver la douceur de sa prime enfance, quand Milena lui racontait des histoires et qu'il ne voyait pas les moments de tristesse. Peut-être les devinait-il. Même si elle s'est absentée huit longues années et ne l'a pas guidé à l'âge où il en avait le plus besoin, c'est sa maman quand même, elle l'a toujours entouré de tant d'amour qu'il en prendrait bien quelques louchées maintenant. Au fond de lui reste l'espoir un peu fou que Mama Yaga ait enfin complètement disparu, pour ne laisser que Maman fée. La médecine considère qu'il peut tenter le coup, que l'horrible sorcière a été reléguée aux cauchemars d'un temps révolu.

Milena ne remarque pas les tics du visage, qui lui feraient comprendre que sa chair est interloquée. Un feu grégeois court dans ses veines, elle n'est qu'envies et projets. Bien sûr, les obstacles ne manquent pas. Elle n'a pas habité un lieu normal depuis plusieurs années et peine à retrouver les automatismes du quotidien, à s'y sentir bien, ou plutôt à *ne pas* s'y sentir être, justement, peine à y

retrouver l'aisance de ses mouvements. Mais l'appartement s'avère fonctionnel, elle a pu poser cadres et chevalets dans un coin de la pièce principale. Elle se retrouve dans un cocon douillet, ce qui est parfait pour tout envelopper d'une gaze de bonheur béat. Les médecins l'ont prévenue que son état reste instable et que tout déséquilibre émotionnel peut conduire à une rechute. Elle se fiche de cette menace, car elle est chez elle et son fils est là. Alors elle babille, inconsciente de ce qu'elle dit. Cela fait longtemps qu'elle n'a pas été aussi heureuse. Les mots sortent sans qu'elle y pense, insouciantes bambins pleins de vie et d'exultation imbécile.

— Maman ? Ma-man ?

Milena s'interrompt au bout du deuxième appel, plus appuyé.

— Oui, Angy. Qu'est-ce qu'il y a, mon chéri ?

Ange-Marie la regarde sans ciller :

— Cela fait huit ans qu'on n'a pas habité ensemble. Je me suis dit que je pourrais peut-être revenir vivre avec toi. Je vais rentrer en fac de droit et...

— En fac de droit ! C'est merveilleux ! Ça veut dire que tu as le bac, alors ! Bravo, mon fils.

— Maman, je te l'ai dit le mois dernier, tu te rappelles ? Quand je t'ai téléphoné.

Est-ce le ton avec lequel il a prononcé ces dernières paroles ? Est-ce la culpabilité d'avoir complètement oublié, voire pire, ignoré la nouvelle, d'être ramenée à son état antérieur de malade sans réelle conscience du monde qui l'entoure ? Ou la joie qui naît en son cœur, immense, incontrôlable, insoutenable au point d'être douloureuse, alors qu'elle entend les mots rêvés, inaccessibles, qui la faisaient espérer durant les rares périodes de répit, à l'hôpital ? Milena s'assombrit. Elle soutient le regard d'Angy. La légèreté laisse place à une tension sourde, pesante.

— Si tu veux revenir pour être désagréable, ce n'est peut-être pas la peine.

Ange-Marie sent bien que la conversation va déraiper, pourtant, comme dans un cauchemar, il ne peut empêcher la catastrophe d'arriver.

— Le prends pas comme ça. Je m'en fous que tu te le rappelles pas. Allons de l'avant.

— C'est facile pour toi de faire le raisonnable. C'est ta nouvelle mère qui t'a appris ça ?

— Écoute Maman, calme-toi.

— Que je me calme ! Que. Je. Me. Calme ? Mais vas-y, je t'en prie, dis-moi ce que je dois faire !

Ange-Marie bat en retraite. Il sait que si Milena commence à monter dans les tours, ça va mal finir.

— Non, non, je ne te dis pas ce que tu as à faire. J'ai envie que tu ailles bien, que tu vives comme t'as envie. Tu as pris tes médicaments aujourd'hui ?

Milena part d'un fou rire forcé et forcené, un rire qui dure une bonne trentaine de secondes, secoue le ventre, le barre de presque crampes, les larmes perlent à l'encoignure des yeux, visage infernal et rougeaud. Le jeune homme voudrait toucher son épaule, la rassurer, la ramener dans le fil d'une conversation

normale. Il n'arrive pas à faire un pas, paralysé par le mur de folie qu'il voit s'ériger dans la prunelle de Milena. Elle se recroqueville, son rire faiblit, se tait, ses bras se rapprochent lentement, très lentement. Ils finiront par se croiser, s'embrasser, pour se rassurer.

— Mon fils pense que je suis malade. Je ne suis pas malade. J'ai des problèmes. J'ai des excuses.

Ange-Marie voudrait protester mais le monologue a déjà repris, cette fois sur un mode mineur, plaintif et vaguement morbide.

Il ne le supporte pas. Ne supportera pas ces crises qu'il connaît par cœur. Le vortex se forme, lentement mais sûrement. Elle n'est pas du tout en rémission. Avalera toute l'attention, avant de s'avaloir elle-même, avide d'une faim infinie, oubliant le monde, puis elle, pour n'être plus qu'une faim inassouissable. Elle ne lui donnera rien, dévorée de l'intérieur. Et elle ignorera complètement ce qu'il voudra lui donner. Il sait comment ça marche.

En un éclair, Ange-Marie comprend qu'il n'a désormais plus de mère. Elle n'est plus rien pour lui. Il est allé au bout de ses devoirs, et a le droit de fermer sa gueule. Il ne sait pas ce dont il doit faire le deuil, savoure la sidération qui l'immobilise, s'en va en claquant la porte, le visage griffé d'eau, étranglé. La tristesse a déjà pointé son museau gras. Angy est un rapide, surtout des émotions.

Milena ne s'en aperçoit presque pas, sauf au dernier moment, comme des sarments de vigne fous qui grimpent d'un coup pour alimenter la géhenne d'écœurement de soi qu'elle vomit, sans même s'en rendre compte, comme une ivrogne expulsant d'une coulée une pâte acide.

*

9/11/2002

Milena guettait son arrivée. À peine avait-il franchi la porte qu'elle l'entraînait déjà au dehors, dans le parc autour de l'institut. Il croyait s'être habitué aux lieux, au fur et à mesure que les mois s'accumulaient, mais ce jour-là, il s'était senti à nouveau dans la peau du même de onze ans à qui on venait d'arracher sa mère. Il aurait voulu la tirer de cet endroit sordide, reprendre une vie normale, avec elle, il aurait voulu tout effacer, remonter le temps...

Foutaises. Peut-être est-ce ce jour-là qu'il avait pour la première fois pris un peu clairement conscience de ce que les psys appellent « principe de réalité » : un engrenage qui vous broie, une mécanique implacable qui va tout droit, toujours tout droit seulement. Enfin, les psys ne disaient pas exactement ça, du moins pas celui que les Bernard l'avaient emmené voir... quand, déjà ? À ce moment-là ? Ou bien quelques mois plus tard ? Il se souvient assez bien de la scène, quand Cathy, Maman bis, toujours aussi précautionneuse, avait soulevé l'idée – mais impossible de la situer. La vérité, c'est qu'il avait une trouille bleue, verte, jaune, qui le faisait passer par toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, d'aller chez le psy, comme si franchir sa porte signifiait direct un aller simple pour l'asile. C'est drôle comme ce mot, censé évoquer la protection – on ne parle pas pour rien de « droit d'asile » –, devient menaçant quand on y accole « de fous ». Elle était là, sa phobie : être fou – il préférait dire « zinzin ».

Naturellement, en ce lointain jour de novembre qui lui revient dans toute sa fraîcheur, alors que la veille on aurait juré qu'il avait disparu purement et simplement (dans le grand ménage qui semblait avoir touché aussi tout le reste, mais visiblement tout ce petit monde des enfers de l'enfance attendait juste en embuscade), il ne s'en rendait pas compte. Il savait seulement que le trajet jusqu'à l'institut lui avait paru à la fois immensément long, plein de malaise, et infiniment trop court. En le laissant (ils reviendraient le chercher une poignée d'heures après mais ne participaient d'ordinaire pas aux visites), Cathy lui avait fait un gros bisou sur la joue, Pierre l'avait gratifié d'une plus virile accolade et, après un regard entendu à sa femme, pour qu'Ange-Marie sache bien qu'il parlait en leur nom à tous les deux, il avait conclu d'un « tu fais comme tu penses le mieux, mon grand, on est là ».

Il avait failli chialer, et ça n'avait rien arrangé de voir Milena accourir au-devant de lui, rayonnante, de sentir à nouveau son parfum qui l'enveloppait... Comment se fait-il que même aujourd'hui, comme qui dirait des années-lumière plus tard, après toute la merde qu'il s'est coltinée à cause d'elle, malgré tout le misérable qui a toujours suinté, il le sait bien, maintenant, avant même de se déverser sur sa tête de même en épais dégueulis, comment se fait-il que ce parfum de rose, léger, qui se mariait si bien à son odeur à elle, l'émeuve encore d'une fragile tendresse et, plus encore, pire, lui évoque quelque chose comme un cocon, un nid douillet ? Mais il n'était plus un gamin, il avait gardé contenance, ravalé ses larmes et souri.

Il n'a jamais aimé le mois de novembre, pas plus hier qu'aujourd'hui et, malgré le soleil qui feignait seulement de vous réchauffer avant que le froid vous nargue au moindre nuage, on se les pelait. Mais Milena voulait se promener, alors ils s'étaient promenés. Non, pour être honnête, ça lui allait, à lui aussi ça faisait plaisir. Était-ce un problème ? Il s'affaisse un peu. L'adulte conçoit que non, il comprend combien la situation est complexe et difficile, « conflit de loyauté » dit-on, mais le gamin là-bas n'en sait rien et se sent coupable quoi qu'il arrive – quoi qu'il « pense le mieux », même si cette confiance lui a vraiment fait du bien, ce jour-là et longtemps après. Aimer sa mère est un problème. Parce qu'il aime sa mère, il continue de faire ce qu'il faisait avec elle. Enfin, adapté à sa sauce. Avec ses potes, pendant les vacances de Toussaint, ils ont tagué un des murs du centre aéré. Pas un bien gros graffiti, mais pas bien discrètement non plus, et ils se sont fait choper.

À l'usine, dans les rues alentour, dans leur quartier aussi, quoique un peu moins, il avait l'impression d'en avoir toujours vu partout, des graffitis – on n'appelait pas encore cela « street art », et beaucoup étaient plutôt moches, il croit même se rappeler que s'il s'y était adonné avec une certaine passion, c'était justement parce que faire mieux lui paraissait franchement à sa portée. Sans doute ne savait-il même pas à l'époque qu'il s'agissait d'un délit – d'un « crime », comme l'avait sans doute entendu le gamin qu'étaient venus chercher des parents adoptifs atterrés, lorsqu'ils lui avaient expliqué que c'était grave (comme la maladie de sa mère, tiens). Mais le souvenir exact de cette mise au point glisse, lui échappe. Il s'était senti à la fois mortifié et désavoué. Pour lui, ça revenait à critiquer Milena, mais aujourd'hui, il n'est même pas sûr qu'ils aient seulement prononcé son nom. Pour lui, l'évidence était aveuglante.

Et pour Milena aussi, sans doute. À travers lui ? Il essaie de se rappeler ce jour-là. Il se surprend à éprouver une pointe de regret, de nostalgie, même. Il se

rappelle les rayons pâles du soleil d'automne qui caressaient le visage de sa mère, se fondaient dans sa chevelure... C'est plus fort que lui, elle lui évoque toujours la lumière. Il se sent d'autant plus trahi de toute la noirceur qui a envahi leur vie. Sa vie à lui. Ce jour-là, comme d'habitude, elle lui avait posé mille questions de rien. Il s'était d'abord efforcé de lui répondre comme d'habitude, peut-être même avec un peu plus d'entrain, comme pour les rassurer – les rassurer tous les deux, faire comme si rien n'était changé. Il craignait d'être épié, qu'elle se rende compte de quelque chose qu'il ignorait lui-même. Il ne savait pas du tout ce qu'il devait faire, ce qu'il « pensait le mieux », et il savait encore moins comment lui en parler à elle. Est-ce son trouble qu'elle avait senti ? Son enjouement forcé ? Son absence de curiosité – il ne se rappelait plus s'il lui avait ou non posé les habituelles questions, entendu les menues réponses sur un quotidien qui l'inquiétait et qu'il ne tenait jamais tant que ça à connaître, au fond. Il essaya brièvement de se représenter sa vie là-bas, concrètement, dans ses détails, et mesura combien soigneusement il avait choisi de laisser tout cela se dissoudre dans un flou lointain de peur d'en devenir prisonnier s'il lui accordait trop de réalité... ou peut-être de peur qu'elle y soit engloutie, qu'elle n'en revienne jamais. Comme si lui devait rester résolument le dehors, ne pas être contaminé à son tour par la pieuvre qui régnait entre les murs de l'asile pour qu'elle puisse s'en échapper. Les larmes lui étaient montées aux yeux, qu'il avait chassées d'un revers de main rageur.

L'expression « crise d'adolescence » le faisait marrer. Il ne connaissait rien de tel. N'avait rien vécu qui y ressemble. Lui, à l'adolescence, il avait peu à peu dû comprendre, reconnaître, se faire à l'idée que sa mère n'était pas ce qu'on appelait une « bonne » mère. Ne lui apportait pas la sécurité ni la stabilité requises. Admettre que ce n'était pas « normal ». Ça comblait une inquiétude fondamentale chez lui, oui, ça le rassurait, il se sentait un peu moins perdu et démuné avec les Bernard, leur vocation de normalité, leur certificat de parentalité... mais en même temps intimement, secrètement coupable de critiquer Milena et, surtout, terrifié de perdre quelque chose d'infiniment précieux... L'amour ? Un sourire cynique particulièrement réussi se dessine sur ses lèvres. Y flotte un instant. S'efface lentement.

Ce jour-là, la conversation s'était peu à peu enlisée puis tarie. Elle l'avait regardé longuement, il avait feint de ne rien remarquer. Elle avait fini par se détourner et lui demander d'un ton amer : « Je ne suis pas une bonne mère, c'est ça ? » Comme il continuait de se taire, contenant derrière son air buté un affolement grandissant, elle s'était tournée vers lui, l'interrogeant du regard. Il avait haussé les épaules. Alors son regard s'était fait accusateur, presque venimeux, elle l'avait accusé de ne rechercher que le confort et de ne rêver que de fric, « ah ils sont bien, les gens bien ! », en crue de paroles qui gonflait, gonflait, débordait, chaque mot en appelant un autre qui surenchérisait sur le précédent, d'hyperbole en exagération constante, « bref, tu ne m'aimes plus vraiment, tu préférerais que je ne sois pas ta mère, mais dis-le donc, avoue-le au moins », poussant qui ? quoi ? lui, elle, sa folie, sa pieuvre ? dans des retranchements qui le laissait d'instant en instant plus médusé, renfermé, incapable de répondre le moindre mot, sentant combien elle était injuste, mais désemparé, se sachant, se croyant coupable avant même qu'elle n'ait ouvert la bouche, s'étant condamné avant elle et assistant avec désespoir à la confirmation de sa pire crainte, comme si au fond elle lui retirait le droit de dire « si, Maman, je t'aime », puisque tout le

reste prouvait sa duplicité, et il se retrouvait coupable, trop honteux pour protester.

Une infirmière finit par arriver, un silence de plomb retomba dès qu'elle apparut, elle n'arriva rien à leur tirer ni à l'un ni à l'autre et la visite fut abrégée. Mais Milena fondit en larmes et se répandit en excuses, le serra dans ses bras et le couvrit de baisers, avec le même emportement que quelques minutes plus tôt pour le descendre en flammes – et le laissant tout aussi décontenancé, incapable de discerner une sincérité moindre dans l'un ou l'autre cas, ni de comprendre que les deux puissent cohabiter non seulement chez une même personne, mais en l'espace d'une vingtaine de minutes à peine.

Il était parti bouleversé et déboussolé, pensant revenir comme d'habitude la semaine suivante. Mais c'est à partir de ce jour-là que les visites s'étaient espacées. Et qu'il avait cessé de mettre des guillemets autour de bonne mère et de normal.

*

Non daté, journal de Milena

Mes aimorts travaillent à l'usine du diable en rigolant, car le mal rit et les anges effrayés se bouchent les oreilles, persuadés que le son strident leur percera la cervelle

Mais j'encage le mal dans les traits de ma prison, dans les couleurs de ma palette, aux œufs plus frais, ovules frappés dont les chimères chatoient sur la toile trame de la réalité

L'usine produit des tubes de temps qui s'effritent avec les injonctions, les injections de médicament, parce que je suis malade de mon histoire, de l'histoire qui avance goulûment, Saturne pas rond, et écrase les fourmis sur son parchemin

Que je strie d'un geste machinal, mécanique bien roulée, sans arrêt, sans irrégularité et les formes sont reconnues par la clientèle, le marché qui me valide comme une liquidité

Je vaux quelque chose, vache qui aime son petit veau

Tellement

*

04/05/1997

La fête foraine s'est ouverte à eux dès l'entrée du parc : ses badauds isolés, en couple, en famille, surplombés de ballons d'argent et aux visages masqués par des sucettes à spirale géantes, étranges convives d'un carnaval de Venise à la mode Disneyworld, ses allées poussiéreuses jonchées de papiers d'emballage froissés et les gobelets débordant de poubelles gavées, son bruit hallucinant de conversations excitées, de bruits terribles des monstres mécaniques crissant leurs ondulations, provoquant les cris qui lardent le brouhaha par intermittence, sur un fond cacophonique de hits à la dernière mode. Nicolas reconnaît *Insomnia* de Faithless, *Around The World* de Daft Punk, *Barbie Girl* d'Aqua, car c'est un quadra dans le vent, il sort tous les samedis en boîte, pourquoi ? pour nada, il est dans le vent, vraiment dans le vent, évaporé de la vie rêvée, riche (relativement),

mais seul, certainement un canon de l'époque ; voilà un chouette endroit pour un gosse, s'était-il dit.

On était un 4 mai, bien entendu. Milena lui a demandé en début de semaine s'il pouvait s'occuper d'Angy ce dimanche après-midi, car elle a à faire seule. « Sans vouloir déranger », a-t-elle ajouté en mode *decrecendo*, pour finir sur un murmure acide dont il avait senti l'exhalaison. Elle semblait si innocente, si vulnérable, si aisée à protéger. Il s'abîma un court instant dans l'idée d'un chevalier blanc, sauvant la princesse qui lui offrirait son cœur. Il revint difficilement à lui, en se rappelant que Milena posait toujours une journée de congé le 4 mai, encore un de ses rituels, pour célébrer l'anniversaire de sa rencontre avec Manuel, l'unique et indétrônable amour de sa vie, après Angy. Il s'efforça de rester de marbre et articula péniblement : « Oui, bien sûr, je vais certainement trouver une idée. »

Et voilà comment il se retrouve à marcher à côté d'Angy, excité comme une puce, ses jambes de garçonnet maigres et déjà brunies par le soleil printanier, sautillant pour aller voir le prix de chaque attraction, demandant pour la énième fois à combien il a droit. « Cinquante francs, c'est ce que m'a donné ta Maman, alors choisis bien. » Nicolas se garde de dire qu'il a d'ores et déjà décidé d'ajouter lui aussi un billet. Ça ne lui coûte rien, par rapport à Milena pour qui cela constitue un réel sacrifice. Il se voit difficilement ne rien faire pour le gamin, sans que cela prête à confusion. Il n'est pas le père et ne le sera jamais. Cependant. Pourquoi pas, s'il peut gagner la mère à travers le fils ? Ce n'est pas un stratagème très glorieux, mais il n'a pas encore suivi ce fil, quand tous les autres ont rompu au cours des presque six dernières années.

Ils commencent par le tir à la carabine. Sur les trois plombs, Angy décide, après deux échecs successifs, de laisser le dernier à Nicolas, la mine pleine d'espoir. Alors que celui-ci essaie de rester le plus immobile possible, l'œil collé au guidon au bout du canon, attendant qu'un des ballons virevoltants passe dans l'axe, il lui semble que le succès de ses amours dépend de la réussite de ce tir. Alors quand le ballon vert passe dans sa ligne de mire, le doigt crochète avec sûreté et la baudruche se désintègre dans un claquement sec. Une petite reproduction du Roi Lion, qu'Angy reçoit comme le messie — et un point, un —, vient récompenser cet acte de bravoure.

S'ensuivent d'autres jeux d'adresse comme la course des chevaux ou les machines à pince, dans la salle d'arcade qu'Angy n'arrive plus à quitter, scotché aux distributeurs, aux écrans des jeux vidéo, les yeux au ras de la vitre des flippers. Le garçon n'oublie jamais de faire participer l'adulte à ses jeux, souvent en ultime recours, ce qui lui garantit de faire grandir un petit trésor de cochonneries fabriquées en Chine. Ils passent même un bon moment à rire en totale communion, complices, lorsqu'ils écrasent les têtes de mammifères fousseurs surgissant du Tape-Taupe.

Au milieu de la cacophonie amplifiée par la promiscuité des badauds, Nicolas surprend Angy en train de reluquer une antique machine à tirettes *Plaisir d'Offrir (Joie de Recevoir)*, dans laquelle une des colonnes met en avant un jeu de cartes olé olé, ces cartes dans lesquelles s'exhibent des pin-up aux mamelons cachés par d'opportunes, larges et chastes étoiles. Le petit diable demande alors innocemment si Nicolas pourrait aller lui chercher une barbe à papa, pendant qu'il utilise cinq francs pour offrir une bague à sa maman. L'adulte hésite — est-

ce qu'à neuf ans, on peut commencer à s'ouvrir à la sexualité ? — un très bref instant avant de s'éclipser — la télé offre de l'érotisation à longueur de pubs, de toute façon. Quand il revient, Angy, sanglotant à moitié, mal, la voix chevrotante, affirme qu'il a trouvé une bague mais que des grands du collège la lui ont volée en le menaçant de le frapper. Nicolas toise le morveux, amusé. Il a de l'imagination, et cela mérite bien de fermer les yeux pour un plaisir vénial.

Le petit comédien se remet avec plaisir du vol grâce à la barbe à papa rose qu'il dévore, la tête plongée dans le nuage odorant et glucidique. Nicolas taquine gentiment le garçon :

— Tu n'as pas voulu te défendre quand les grands t'ont menacé ?

— J'aurais pu, c'est sûr, tu sais, je suis le plus fort de la cour de récré, même les CM2 osent pas m'attaquer, alors que je suis en CM1. Mais je ne voulais pas salir ou déchirer mes vêtements, Maman m'a demandé de bien y faire attention.

— Dans ce cas, tu as eu bien raison. Il faut toujours faire plaisir à sa maman.

— Ouiouiouiouiouiouiouioui, mitraille Angy en retour. Le sucre de la confiserie augmente sensiblement son niveau d'agitation.

Les yeux du garçon tombent sur les autos tamponneuses et le besoin irrépoussable d'aller se cartonner le prend. Il veut entraîner l'homme dans la tempête de tampons ; celui-ci argue qu'il est trop grand pour rentrer dans la voiturette, et que le moindre choc ferait cogner ses genoux et ses dents. L'image fait rire le garçon, qui cède sur son caprice bien facilement, l'appel du baston supplantant les autres émotions. Tout à son excitation, il n'enregistre pas les consignes que lui donne le type du manège. Le klaxon ayant claqué son cri rauque, la voiture s'élançait droit devant, percute une voiture abandonnée au bord de la piste et reste coincée là, Ange-Marie ne sachant pas comment faire marche arrière. Son immobilité en fait une proie facile pour les autres prédateurs, qui ne manquent pas de le percuter dans tous les sens, notamment par-derrière, là où ça cogne plus fort, envoyant le gamin bouler aux quatre coins cardinaux, retenu à peine par ses bras crispés sur le volant. Un tel traitement tire rapidement des larmes à la girouette, et le type revient lui montrer comment faire (c'est la seule personne autorisée à marcher au milieu des bolides, il a l'habitude et calcule ses trajectoires avec précision ; il a aussi l'habitude de traiter le cas des mioches incapables de faire reculer l'auto en tournant le volant à plus de trois cent soixante degrés). Nicolas aurait voulu intervenir mais il n'a jamais fait d'auto tamponneuse et n'a pas écouté non plus les consignes, tout à sa rêverie milanesque.

Désormais en contrôle de son bolide, Angy semble comme possédé par un désir de vengeance et se rue sur tout ce qui bouge, évitant ceux qui le chassent, tournant sur lui-même pour devenir bourreau, rebondissant non pas en riant, mais les mâchoires crispées, les yeux plissés comme pour les empêcher de s'humidifier, le visage tordu d'un air de violence incongru pour un être de cet âge.

Lorsque l'air comprimé expulse le klaxon de fin, Angy reste accroché au volant un long moment, avant que le type du manège ne lui fasse signe de dégager s'il n'a pas d'autre jeton. Nicolas s'est rapproché de la piste et lui tend la main.

— Tu as aimé ?

– Au début, non. Après, oui.

– Tu en as tamponné un paquet.

– Ah ? Je me suis pas rendu compte. Je les aurais bien tous massacrés.

– Les massacrer ? Ce n'est qu'un jeu. Ne dis pas des choses comme ça, c'est mal d'être dans des émotions extrêmes.

– Maman a des émotions extrêmes, ça en fait une méchante ?

Nicolas bredouille une vague négation, et avise au loin un manège qui va lui permettre de détourner l'attention du garçon.

– Tu aimes Scoubidou, non ?

– J'adore.

– Alors en route pour le train fantôme !

Si le début du voyage est animé d'une excitation positive, tous deux criant quand un squelette, une sorcière ou un grizzli sauvage déchire brusquement la pénombre sous le flash d'un projecteur violet, vert ou carmin, l'accumulation des cris et gémissements en fond sonore perpétuel énerve de plus en plus Angy. Moins d'une minute après la plainte du cor lançant le périple, il s'agrippe à la rambarde du wagon, lançant son corps en avant comme s'il était encore dans le manège précédent, écrasant les monstres pour « les massacrer », verbatim. D'ailleurs, après un passage tactile lors duquel des toiles d'araignées semblent s'accrocher aux cheveux, un mannequin reprenant le bûcheron sympathique de *Massacre à la tronçonneuse*, jaillissant d'une porte s'ouvrant à la volée, l'engin vrombissant en main, représente la goutte de sang qui fait déborder le vase. Éruçant des jurons bien sentis, menaçant tout ce qui n'est pas lui de pulvérisation façon confettis, à la mode fin 90 – « je vais tous vous niquer », influence du rap qui colonise la culture des espaces urbains et défavorisés –, Angy pète les plombs. La dernière minute du manège s'avère hautement pénible, l'attention des autres passagers se focalise sur leur wagon hurlant, les petits poings d'Angy martèlent le bras de Nicolas, ce dernier essayant de le calmer sans savoir comment s'y prendre. Les séminaires de RH n'ont jamais abordé cette situation.

Quand la barre de sécurité se relève, Angy bondit du wagon. Nicolas le suit et, à peine debout, essuie un déluge de coups de pied dans les tibias. Chétif, longtemps surnommé Phil Defer, en raison de sa ressemblance avec le grand échalas au dos voûté, aux jambes arquées et au visage acéré, l'adulte grimace et continue à prodiguer des paroles d'apaisement, qui deviennent de moins en moins convaincues, tant la douleur de ce dermographe pointure 36 devient prégnante, alors que prend forme un tatouage d'amertume sur la face antérieure de ses jambes.

Le retour à l'atelier de Milena se fait dans le plus grand des silences. Angy boude, calmé, hostile encore malgré tous les trésors qu'il a ramassés. Il se précipite dans les jupes de Milena, qui avait déjà petite mine. Après avoir demandé ce qui s'est passé, elle fusille du regard Nicolas, qui lui assure qu'il est désolé et qu'il ne voulait que le bien d'Angy, qui ne s'est excusé de rien, et à qui la mère donne raison, de toute façon. Nicolas repart penaud, abattu, encore plus voûté que d'habitude. Le plan a lamentablement échoué, le fil a cassé et le piano des sentiments paraît à jamais hors d'état de fonctionner.

18/02/1996

Le quart avait été interrompu, un problème de fuite qu'ils avaient littéralement sentie venir bien avant d'être avertis par annonce officielle. Rose avait failli tomber dans les pommes tellement la tête lui tournait et Samir avait proposé de la raccompagner dès qu'ils avaient été renvoyés chez eux, en attendant l'intervention en urgence de l'équipe de réparations. Pas si fréquent, une telle évacuation de secteur. En général, il ne fallait surtout pas entraver la digestion de la bête ni suspendre l'activité du « personnel », comme on disait maintenant, ça aurait coûté trop cher et donné de mauvaises habitudes à tout ce petit peuple d'agents, de techniciens et de contremaîtres au service de la machine, de la production et du capital.

Oui, l'accident devait être sacrément sérieux. Mais, après avoir raccompagné ses collègues un bout de chemin, jusqu'aux cuves du secteur 4, Milena chassa cette pensée pour mobiliser toute sa concentration sur la tâche à venir : Antoine, le chef de quart, attendait une série de prélèvements de contrôle avant qu'elle puisse évacuer à son tour. Son échantillonnage était particulièrement important, il allait être scruté, elle devait rester vigilante encore une bonne poignée de minutes, si pressée soit-elle, elle aussi, de filer hors de cet environnement menaçant. Elle termina sa manipulation, la réitéra sur les trois cuves suivantes, puis scella les tubes et les rangea sur le chariot. Avec un soupir de soulagement, elle le fit rouler hors du secteur et rejoignit la salle de contrôle. Elle allait enfin pouvoir partir. Pas d'explosion ni de catastrophe, à en juger par l'agitation certes tendue, mais maîtrisée, qui régnait encore.

Elle rejoignit Antoine au moment où il franchissait le seuil de la zone. À lui de réunir tout le bazar pour porter les bonnes et les mauvaises nouvelles en haut lieu. Milena le salua d'un clin d'œil, puis commença à enlever ses gants en se dirigeant vers le vestiaire. À elle aussi, la tête commençait tourner, et elle était bien placée pour reconnaître certains taux comme anormaux. Elle avait hâte de se changer, de partir, de s'éloigner, de se mettre à l'abri. De fuir, en somme.

Quinze minutes plus tard, elle marche d'un bon pas pour rejoindre Angy. Qu'il sera surpris de la voir ! Ce sera la fête. Au lieu de la longue soirée d'orphelin, sa maman va le border, lui raconter une histoire, le câliner. Refermer la porte et... rester, ne pas partir. Elle s'enchantait du plaisir d'Ange-Marie, le devance et rit du danger à ses trousses qui tourne en si riant moment. Elle esquisse un entrechat, gambade presque, pressée d'arriver.

Seulement, le danger à ses trousses... Ce frisson dans son dos... Soudain quelque chose se crispe, frissonne. L'air s'épaissit, comme si un voile s'abattait du ciel ou... non, plutôt telle une fumée qui remonterait, s'insinuerait... L'odeur, l'entêtante odeur revient aux narines de Milena et lui soulève le cœur. Le crépuscule se pare d'ocres et de verts qui ne doivent guère à l'astre englouti derrière les bâtiments dont l'ombre massive, suintante, noie la jeune femme. Elle s'arrête et porte la main à sa bouche, sa vue se brouille. Elle trébuche, retrouve l'équilibre de justesse, fait trois pas, s'arrête. S'assoit comme ivre sur l'un de ces bancs censés faire promenade, de l'usine aux anciens quartiers ouvriers. Elle ferme les yeux un instant, bats des cils...

Des cris, des cris résonnent. Un drame se joue, sale, noir et rouge, son ventre se tord sous les cris, et le sol, la terre, qui là se soulève, remue et se fissure, oui, là, à ses pieds, prête à broyer, la terre qui ouvre comme une mâchoire... Des cris, des mouvements, un bras jeté en l'air, Milena recule, puis se penche... Et, tout à coup, elle voit Manuel qui se démène, se débat dans la gueule, le ventre noir et rouge, criant rageant écumant, c'est quoi ces bouts de membres, cette chair sanguinolente qui gicle et gicle et n'en finit pas de gicler broyée mâchurée vomie par la machine... C'est quoi, un homme ? Seigneur, ayez pitié ! Un homme, cette boucherie... Milena titube, chavire, s'affale contre le bois froid et visqueux soudain. Qu'est-ce que la machine, le ventre expulse ? Milena crie, sa tête bascule, ses yeux roulent dans ses orbites, le ciel à témoin, et ferme les paupières, Milena, Milena et ses anges, anges charcutiers charcutés par la machine, comment fait-on des p'tits bouts, des p'tits bouts, des p'tits boudins, des p'tits bouts d'anges, Ange-Marie...

Un moment passe. Derrière l'usine rougeoie et marmonne, grogne et frémit, puis une sirène retentit, une fois, deux fois, trois, se tait. Des fumées se dissipent. Milena lentement revient à elle. Se redresse. Ses mains tremblantes brossent sa jupe une fois, deux fois, s'arrêtent. Elle se lève et se remet en marche, le regard vide.

Dans le ventre machine de l'usine où Milena a tourné, tant de temps a passé qu'Ange-Marie demi-orphelin s'est couché, bordé par la lune solitaire à la caresse froide.

Milena frappe à la porte, elle frappe, frappe à la porte, personne n'ouvre, les blonds angelots ont un sommeil de pierre tombale, Milena frappe encore, puis la porte s'ouvre, chavire la barque du sommeil, le blond angelot transi ferme fort les yeux les oreilles sur l'obscurité, sur les coups qu'on frappe, que frappe Milena, Milena hagarde qui entre enfin d'un pas qui se hâte et trébuche, Milena qui entre comme on s'abat, qui se redresse et regarde autour d'elle, qui regarde sans voir.

Il y a quelqu'un dans le lit. Elle murmure : « Manuel ? » et un rêve en lambeaux étreint le cœur de l'enfant, qui bien vite referme les paupières tout juste entrouvertes, les presse fort l'une contre l'autre, s'égare et s'hébète. Manuel ? « Non ce n'est pas possible », pas possible pourquoi ? Mort. Non. Impossible.

La certitude plantée de toutes ses dents dans la nuque, Milena tourne sur elle-même, guette un fantôme un monstre un cauchemar, l'enfant apeuré immobile, tendu rigide sous la couverture, sa mère s'arrête, se fige : « Ange-Marie » Le cœur lui manque, elle ferme les yeux, elle sent ses jambes se dérober sous elle. Milena vacille, s'effondre, glisse, poupée de chiffons, le dos contre le lit de son petit, se balance et se berce tout bas répétant : Ange-Marie, mon bébé, Ange-Marie, mon petiot... »

Au matin, quand Ange-Marie se réveille, tout surpris, il trouve Milena endormie en boule au pied de son lit, la main serrée autour d'un collier de nouilles en guise de chapelet.

Non daté, journal de Milena

Les cheminées pointent comme des chicots qui crachent dans le soir rouge incendiaire l'haleine fétide de leurs racines pourries.

Elles s'enracinent dans les gencives chair à vif. Mais elles ne branlent pas. Elles sont solidement implantées.

Elles broient la main, les membres.

Elles broient l'échine.

Elles broient les hommes.

Mon homme.

Vomissent les mutilés.

Elles broient massives écrasent opiniâtres mastiquent monstrueuses recrachent sadiques un corps sanguinolent

charpie méconnaissable.

Les cheminées qui noircissent ensanglantent la nuit mangent la chair et recrachent l'énergie mortelle qui

brûle comme mille soleils où cramer l'âme, alimentent la grande machine la grande matrice qui

avale tout avale tous nous recrache mâchés lambeaux morts-vivants pour allaiter nouveau-nés au regard

rampant.

*

27/06/1995

La femme et l'enfant sont assis l'un en face de l'autre, dans la chambre baignée d'un nimbe orangé. Joues roses, souffle encore court, la frange collée sur le front, l'enfant peine à fermer les yeux, comme elle le lui demande.

S'il prend le temps de respirer, elle lui racontera une histoire, comme à chaque fois qu'il rentre, excité comme une puce, après avoir joué avec ses camarades dans la grande cour intérieure, jardin de béton, d'arbres malingres et d'aires de jeux que coupe en deux la rue principale et qu'enclosent quatre barres de HLM.

Qu'a-t-il pu faire pour être essoufflé ? Jouer à chat, dans une version moderne, avec des héros de dessin animé japonais ? Aux cartes qui coûtent une fortune ? Au docteur ? Elle sourit. Immédiatement se déprend. Il aura bien assez tôt l'occasion de souffrir. Le corps, la sexualité, quel mystère, quelle misère. Se reprend. A-t-il eu le temps de s'apercevoir du changement de son aura ? De toute façon, il est en nage parce qu'il n'a pas pris l'ascenseur qui pue la pisse et qu'il vient de monter en courant six étages.

Elle scrute son visage d'ange encore un peu poupon. Elle y devine des traits qui lui lacèrent la gorge, la trachée, les intestins, le vagin. Les siens. Ceux de

Manuel. Son aura s'affaiblit encore un peu plus, perd de son intensité, devient transparente, évanescence.

D'une longue expiration, elle se ressaisit. Les paupières de l'enfant ont cessé de se froncer. Son souffle redevient régulier. Il attend avec impatience son histoire.

Que va-t-elle trouver ? Elle ne le sait pas. Comme le lui a dit Nicolas, au Moyen Âge, on disait que les poètes « trouvaient » leurs textes, avec des guillemets autour de « trouvaient ». Elle improvisera. Les mots s'enchaînent les uns aux autres, pour peu qu'ils aient un point de départ.

Bien sûr, il y aura Nicolas, le petit garçon aventureux récurrent. Pourquoi l'a-t-elle appelé Nicolas ? C'est un peu idiot d'avoir nommé un personnage qu'elle habite presque quotidiennement d'après un amoureux éconduit. Évidemment, le chef du personnel est entré récemment dans sa vie. Il est gentil, n'a jamais eu le moindre geste déplacé, ne s'est même pas dévoilé. Mais elle est veuve. A-t-elle le droit ? En a-t-elle envie ? Elle ne sait pas, n'est pas claire avec elle-même.

Il y aura Svetlana, la sœur de Nicolas, qui en essayant de l'empêcher de faire des bêtises est entraînée elle-même dans la bêtise. Il y aura surtout Baba Yaga, qu'on ne présente plus. Son sourire vicieux et édenté a fait le tour du monde.

L'histoire commencera comme toujours avec Nicolas et Svetlana, attendant le retour des parents qui tardent, seuls, dans la grande maison couverte de neige dans la steppe sous la voûte étoilée.

Milena trouve le thème pour aujourd'hui. Un homme toque à la porte et se présente comme leur père, revenu sur ses pas pour chercher la hache qu'il a oubliée. Les enfants ne reconnaissent pas la voix, rocailleuse et enrouée. Il fait froid. Il faut vite lui ouvrir.

Svetlana court à l'étage pour regarder qui se présente devant la porte. Nicolas, comme de bien entendu, n'y tient plus et ouvre la porte à la voix suppliante.

Qui se révèle appartenir à Baba Yaga, un corbeau noir sur l'épaule, parce que dans les histoires de Milena, il y a toujours des corbeaux. La vieille sorcière s'apprête, triomphante, à se saisir de Nicolas, quand Svetlana surgit, la hache paternelle à la main. Elle veut décapiter la sorcière mais Nicolas s'interpose. C'est une vieille folle, elle n'a plus toute sa tête, on ne peut pas la juger selon la loi des hommes. D'ailleurs, si on l'accepte, elle va devenir gentille.

Baba Yaga s'effondre en pleurant, le corbeau, qui n'avait pas bougé de son épaule jusque-là, s'envole en croassant. Tant de compassion lève le voile de souffrance qui déformait son regard. Oui, elle sera gentille. D'ailleurs, elle a dans sa besace des madeleines au chocolat et à la truffe qu'elle a préparées. Elle les propose aux enfants, qui sont aux anges.

Mais avant de les engloutir, Svetlana demande à Baba Yaga de commencer par manger elle en premier. La rusée avoue alors que ce n'est pas de la truffe qu'il y a dans les madeleines, mais des champignons vénéneux. Elle s'est trompée de champignons, est désolée et s'en va en courant.

L'histoire se finit toujours par le retour des parents et par un bon bortsch pris en famille.

Angy ouvre alors les yeux et la remercie, de la malice et des poussières d'étoiles dans le regard. Que pourrait-elle demander de plus ?

*

03/05/1995 - Journal intime de Milena

Retenir retenir retenir, faire bonne figure, peu important ces rires, retiens... Est-ce qu'on devine ? Je cligne des yeux une fois, deux fois, trois fois, je cligne trop des yeux, ça se voit, ça doit se voir et ça m'étrangle. Arrête ! Arrête, pense à autre chose, peu importe s'ils étaient moqueurs ou non, tu te l'es imaginé sans doute, chasse les larmes, la déception... Tu peux, tu devrais être fière de toi, enfin peut-être pas fière, mais contente, non ? au moins contente c'est mérité, voilà, je vais dire-croire que c'est mérité

Ce serait tout de même plus facile s'ils arrêtaient d'applaudir. Vite, vite, que ça s'arrête, est-ce qu'eux aussi ils se moquent ? Maudite imagination. Angy petit réclamait des histoires, maintenant il me demande d'arrêter d'inventer. Où est-il, Angy, où es-tu ? Ah, là sur le côté, avec un petit sourire, à moitié triste on dirait ou bien ou est-ce que c'est moi ? Et Nicolas à côté, grand sourire rayonnant, lui. Il ne se moque pas, lui, c'est sûr, voilà au moins une certitude, il paraît content, content pour moi, vraiment fier, lui, est-ce qu'il ne se rend pas compte, est-ce qu'ils sont idiots, tous, comme lui ? Est-ce qu'ils ne comprennent rien, ne voient pas l'ironie ? Mon Angy fait une drôle de tête. Bras croisés. Fronce les sourcils. Il tire Nicolas par la manche, lève vers lui son visage encore minot, en me jetant un regard inquiet. Nicolas qui se penche vers lui, comme si tout ça était normal, se pencher sur mon fils, se pencher reconforter, apaiser, comme si c'était le sien, ah ça, sûrement pas, il aurait fallu me passer sur le corps, ha ha, avant que... cet air propre, cet air simplet, cet air bonhomme, cette manie de tout vouloir arranger sans rien comprendre...

Il s'est redressé, depuis combien de temps me regarde-t-il ainsi ? Il sourit encore, avec un geste de la main, discret, encourageant... un peu hésitant. Hésitant pourquoi ? Ça vacille, ça glisse, tout a filé, tout est fêlé. On n'entend plus d'applaudissements, juste des murmures, quand ont-ils arrêté, que guettent-ils ? Tous les regards sont rivés sur moi. Désapprobateurs. Ils m'attendent, me guettent. Désapprobateurs, oui, voilà. On m'attend, je suis censée, oh mon Dieu, je suis censée parler. Je me sens blêmir. Une grande rafale secoue tout, je ne vois plus rien. Respire, respire Inspire, expire. Respire. Un coup d'œil vers Nicolas, il fait mine de s'avancer, j'aimerais disparaître. Angy renfrogné me fixe d'un regard noir, désapprobateur... Oh mon Dieu ! Ressaisis-toi, ressaisis-toi vite.

— Ess... Excusez-moi... L'émotion... Je ne m'attendais pas à... Merci, merci pour vous... non, pour tout.

Les mots s'enfuient, que devrais-je dire ? Et les yeux me piquent, ça brûle atrocement. Je voudrais que ça s'arrête.

— Je suis très honorée de... de recevoir ce lot... Euh, ce prix.

L'assistance semble rassérénée, le jury satisfait, Angy a détourné le regard, Nicolas retrouve son sempiternel sourire.

— Madame !

Je frissonne. Ton impatient. Péremptoire. Je rentre instinctivement la tête dans les épaules. Derrière moi, un des membres du jury agite le bout de papier, me le tend. Un dernier signe de tête, un effort pour sourire et je serai libérée. Je fais les cinq pas qui me séparent de mon lot de consolation, merci lèvres pincées, trois pas pour quitter l'estrade, rejoindre l'assemblée de talents de pacotille et amateurs de croûtes.

Je m'imaginai quoi, au juste ? Qu'ils allaient tous tomber foudroyés par mon coup de pinceau et me propulser aux nues ? Sans repasser par la case crasse sueur usine, tout maculé de labeur et de peine. Comme si c'était pour moi de rêver. Nicolas m'accueille à bras ouverts, heureux comme un gamin, fiérot de mon succès, de m'avoir poussée, à me parler de prochaines étapes. Mon même se tait. Il a la décence de se taire. J'embrasse les boucles de sa tête, il se laisse faire d'assez bonne grâce.

T'inquiète, Angy, j'ai compris. Je vais faire des confettis de ce deuxième prix ridicule avec ses fichus cours gratuits, et on n'en parlera jamais plus. On va garder ça pour nous, juste nous deux. Avec des rêves à leur place et une imagination bien tenue. Que t'oublies quand même pas les couleurs. Qu'elles soient pour toi, au moins.

*

« Petrodolas mécène des beaux-arts », extrait d'un article paru le 10 septembre 1994 dans Le Nouveau Calissois.

La toile, un clair-obscur soigné, porte pour titre : Berce d'eaux. Elle représente un paysage nocturne.

La plante approximativement nommée par le titre jaillit au premier plan. Du coin inférieur gauche s'élancent cinq tiges, qui déploient leurs ombelles larges comme la main à l'assaut d'une bande de ciel et dissimulent en partie la rivière qui traverse la toile. Sur cette onde flotte l'ovale d'un berceau en forme d'amande, occupant un bon tiers de la surface, comme lancé vers l'aval à gauche. Il est d'un blanc velouté, lacté, s'abouchant au flot gris. À la tête du berceau, et de la toile, pointe le museau d'un bambin, les deux billes noires d'yeux vifs et curieux, une bouche ouverte arrondie comme un ballon. Au bas de cet esquif de fortune, une main, paume ouverte, aux longs doigts effilés, est tendue, sans que l'on sache si elle cherche à rapprocher ou à éloigner, à chasser ou à ramener. (La mère de Moïse connut-elle autre hésitation ?) Les perspectives sont étrangement raccourcies, écrasées, comme si l'on surplombait la scène, mais un bout de ciel noir s'impose quand même, que perce une lune d'argent gibbeuse.

*

11/09/1987

Cette date, Ange-Marie avait compris pourquoi elle était si importante pour Milena lors de cette nuit qu'il avait passée à déchiffrer son journal intime. Il avait pu reconstituer l'histoire de ses géniteurs, toucher du doigt l'index du créateur.

Un coquelicot et un dragon. Voilà les deux motifs qui faisaient impromptu rougir Milena. Aussitôt, le rose lui montait aux joues, elle levait la main, la mettait devant sa bouche pour dissimuler un sourire gêné, mais il était irrépressible et illuminait son regard comme mille fusées. Parfois, cela lui venait tout simplement en regardant Angy, la joie l'entourait comme une aura magique et, si c'était un vraiment bon jour, elle éclatait même de rire quand son mioche l'appelait « Maman fée » – un surnom qu'il oublierait bien assez vite, comme mille autres choses, peut-être à cause de l'apparition d'une fée un peu moins bonne les mauvais jours.

Mais ni l'un ni l'autre ne s'en doutait alors. Ange-Marie, les dragons chinois, les coquelicots, et bien d'autres choses encore, rappelaient Manuel à Milena, voilà tout. Elle avait décidé qu'il devait rester pour elle un beau souvenir qui la guiderait et deviendrait une figure tutélaire, un ange gardien même, pour leur fils, à qui elle avait raconté leur histoire par bribes.

Par un beau mois de juin, tout à coup, son casier avait fleuri. Deux grosses taches rouges avaient attiré son regard, aussitôt franchie la porte du vestiaire. Sans doute à peine quelques minutes auparavant (les corolles n'avaient pas encore eu le temps de se friper), quelqu'un avait glissé les tiges dans les trous du casier. Et pendant toute la saison, presque chaque jour, une ou deux grosses fleurs rouges l'attendaient quand elle arrivait pour se changer après avoir pointé. Si bien que, très vite, elle ne s'était plus levée plus pour le travail, mais pour cette joyeuse offrande.

Le fleuriste n'était pas resté longtemps mystérieux. Ses collègues s'étaient empressés de le surnommer Monsieur Coquelicot devant Milena, et elle leur avait emboîté le pas, envoyant des baisers papillons à Manuel pour rester dans le ton de cette cour bucolique, simple et directe. Cela l'amusait, mais elle n'avait d'abord pas été sûre que ce serait bien sérieux. Manuel était un grand type musclé et tatoué, et au fond cela effrayait un peu sa jeunesse. Il tirait un plaisir fiérot et bon enfant à battre n'importe qui au bras de fer, parlait et riait fort au milieu des autres gars, et elle ne savait pas où se mettre les quelques fois où il eut de ces grands gestes théâtraux, genou en terre et porte qu'on tient aux dames. Elle se demandait ce qu'il pourrait bien faire d'elle, ce grand costaud, et s'il ne s'ennuierait pas vite de sa présence, menue et discrète comme elle était – un peu trop sérieuse, en fait.

Seulement, quand il ne jouait plus les fanfarons avec ses copains, Manuel avait avec elle des délicatesses de jeune fille, comprenant sans qu'elle dise un mot ce qui la blessait ou l'émouvait, et, avec l'air de ne pas y toucher, au cours de leurs petites conversations de rien, souvent ses paroles faisaient mouche. Il lui ouvrait des horizons insoupçonnés, où l'on pouvait changer les choses au lieu de subir son sort. Quand il ne contait pas fleurette, il se lançait dans des discours passionnés, parlait de justice sociale, de lutte, de courage. Elle le regardait en écarquillant les yeux, sans savoir si elle osait y croire et découvrait tout intimidée que Manuel l'estimait tout aussi concernée que lui. Il lui parla de son engagement contre le racisme, les Portos s'y connaissaient en blagues et mesquineries franchouillardes, dépeignant pour elle la société de demain, qui verrait cette mentalité venue du paléolithique disparaître. Il lui offrit un pin's *Touche pas à mon pote*, jaune, qu'elle portait sur ses robes rouges, tandis qu'il avait la même main levée, mais en bleue, agrafée au revers de sa veste en jeans. C'était un lien entre eux deux, même si ce n'était pas encore des alliances.

Toujours est-il que, le fameux jour où il avait mis genou en terre pour l'inviter « dans son antre », pour le plaisir de se connaître un peu ailleurs... mais sans guet-apens, « minette, je suis pas une brute », elle avait dit oui sans même y réfléchir. Et rougit tout de suite après, mais sans vraiment regretter. Cette fois-ci pour l'accueillir, derrière tout un bouquet de coquelicots, Milena avait trouvé un bras solide et doux, autour duquel s'enroulait la queue d'un dragon chinois, qui lui avait enserré la taille. Avec un baiser très doux sur la joue.

Quand on ne fut plus aux vestiaires, la timidité de Milena fondit comme neige au soleil, avec une évidence qui ne cessa jamais de l'émerveiller. Entre les fleurs et les serpents, elle vit mille étoiles dans les bras de Manuel, chevauchant le dragon à la poursuite des comètes – et l'espace qui servit de toile de fond à certains des contes que Milena inventa pour Ange-Marie, qui ne l'avait découvert qu'en lisant les mots de la diariste, avait moins à voir avec les sidérations cosmiques qu'avec une plus intime Voie lactée où elle situait le corps et l'âme de son amant évanoui. Milena et Manuel s'étourdissaient de caresses, de cris et de rires, dans un charmant manège qui devint vite ménage, tardant à passer devant Monsieur le Maire – il aurait voulu lui offrir un beau mariage qui coûtait cher et il devait économiser sur son salaire de manutentionnaire. Alors l'enfant vint d'abord et on remplit les formalités en fondant aussi la famille légale sans chichis. Mais on ne se priverait pas de faire la fête plus tard, une fois l'enfant née et Milena remise.

Cela n'arriva jamais. La mort change les plans.

On était en septembre, le soleil s'attardait et on dégustait les derniers fruits d'été. Milena était en train de préparer une tarte aux prunes, une douceur pour Manuel. Lentement et lourdement, très lourdement, car elle était enceinte de huit mois. On frappe à la porte de chez eux. Un coéquipier de Manuel, qui se tient là tout raide, dans ses petits souliers. Qui bredouille. Des mots incompréhensibles. Dénués de sens. Impossibles. Elle le fait répéter. « Manuel... Oh, Milena, c'est son véhicule... Il l'a écrasé... C'était trop tard. Il est mort. »

Sans doute le gars, Pierrot, lui a-t-il donné des détails. Elle ne se souvenait d'abord que de l'incrédulité, comme s'il avait fallu longtemps, très longtemps, pour que l'information arrive au cerveau. Cela lui avait semblé terrible de croire Manuel encore en vie quand il n'était déjà plus que de la viande froide. « De la viande froide, de la viande froide, de la viande froide coupée de ma propre chair, de notre propre chair », cet horrible refrain lui avait tourné en boucle dans la tête tous les derniers temps de la grossesse.

Après, eh bien... après, elle s'était précipitée bien sûr, avait accouru, ou peut-être que le téléphone avait sonné avant et qu'elle avait décroché, ou alors non, elle n'avait pas voulu, à moins que ce soit après, plus tard, qu'elle avait fait ou refusé de faire l'effort de décrocher. Quand la boîte lui avait-elle parlé ? Que lui avait-elle dit ? Quelles condoléances adresse-t-on à la veuve, et tout de même salariée, est-on plus affligé ou seulement plus embêté de devoir lui annoncer « la terrible nouvelle » ?

Elle avait couru, comme si le temps comptait encore pour Manuel, pour elle, couru comme s'il restait le temps d'une dernière étreinte, d'un adieu un peu valable, elle avait couru comme s'il s'agissait encore de prendre de vitesse le destin, de lui arracher une dernière faveur, comme si un malentendu, une injustice pouvait encore être corrigée, malgré le « trop tard » qui lui vrillait les tripes, malgré l'éternité qui sépare en un instant.

Ou comme rien, aussi bien, tout ça c'est des histoires pour après, quand elle moulinerait. Elle avait juste couru, couru à un cadavre, froid, méconnaissable, Manuel déjà enfui, disparu, et le froid qui s'installe jusqu'à la moelle de ses os à elle.

Après, il n'y avait plus rien. Que le noir. Jusqu'à la naissance d'Ange-Marie – promesse désespérée, coûte que coûte, et mille brimborions de souvenirs pieusement conservés pour qu'il connaisse quand même son papa. Squelette bariolé, radeau de fortune sur mer de larmes mal retenues.

*

Non daté, journal de Milena

Mes aimés ont des fourmis dans les jambes, ils ne tiennent pas en place et arpentent tantôt graves tantôt gais les couloirs du temps.

Pas eux que cela effraie ! Ils s'y promènent comme dans un gigantesque mille-feuille extrapolé, s'y enchantent ou déplorent, toujours dansant à leur pupille la sage lueur de leur folie.

Et qui de se dédoubler, qui d'être à la fois partout nulle part, qui de s'alterner – j'en passe et des meilleurs, sachez bien, chacun a son talent.

Ils se lancent à l'assaut d'improbables trajectoires et m'ouvrent au-delà cent chemins de traverse qui scintillent invisibles au suspens de ma nuit.

QUATRIÈME PARTIE

28/09/2014

Ange-Marie n'est pas mort, finalement. Son angle de vision est passé de deux degrés à cent quatre-vingts. Il se sent revenir dans son corps. Cognition, *check*, parties motrices, *check*, système parasymphatique, *check*. Tout va bien, mais le lieu est encore plus sinistre que quelques instants auparavant, hostile, puant. L'envie de se tirer de là le submerge. Il attrape son sac désormais vide, le regard tout autant, pivote au ralenti et franchit la porte d'un pas lent. Il se tient un moment immobile sur le seuil, un peu étourdi par le vent qui s'est levé. Les rafales sèches et vicieuses bourdonnent à ses oreilles à l'unisson de la fièvre, leur fouet chassant les nuages. Il lui faut un drôle d'effort pour s'arracher à la glu qui le maintient sur place.

Sous une rafale plus intense que les autres, il se retourne, maintenant la bourrasque avec son dos. Il embrasse encore une fois l'atelier du regard, la fresque qui le décore. Finalement, Ange-Marie est content de l'avoir redécouverte, c'était original quand même ! Et puis, cette œuvre, c'était quelque chose vraiment à eux, rien qu'à eux. Il reste interdit, sous le coup cette fois d'une trombe surgie du passé, qui le laisse trempé, ruisselant de gouttes mémorielles, certaines douces comme une mousson suave, d'autres acides comme une pluie du XXI^e siècle.

« Une mémé ? Quel genre de mémé ? Une mamie ? » C'est une voix qui lui revient en premier. Il n'a plus idée de ce qu'il avait répondu. Il fait chaud, d'un coup, quelque chose scintille. Souffle coupé, il laisse remonter à la surface... quoi, exactement ? Ses yeux cherchent sur la fresque le point où s'est ancré le souvenir avant naufrage. À hauteur de môme.

Il se rappelle avoir peint — peut-on vraiment appeler ça « peindre » ? il s'agissait surtout de gribouillis, de volonté de faire comme les grands — la première des six silhouettes en poussière de verre. Il était fier comme un pou de son œuvre. Milena lui avait longuement et lentement ébouriffé les cheveux, un vague sourire flottant sur ses lèvres. Elle avait alors saisi un pinceau et commencé à esquisser les autres personnages :

— Tu vois, ce bonhomme, c'est toi. Je te dessine quand tu vas grandir.

Mais elle ne l'a pas vu grandir. Pas vraiment. De loin en de loin. De moins en moins. En étranger. Ses yeux le piquent, il grimace. Hors de question de se laisser attendrir. La mémoire déforme ce qu'elle rappelle, c'est connu. Elle brode des fioritures pour faire passer la pilule et masquer la réalité. Comme sa mère. Niant l'ombre étrangère qui l'a pourtant avalée sous ses yeux. Ça lui brise le cœur.

Sous les diverses couches que les squatteurs ont ajoutées à l'œuvre initiale, Ange-Marie a du mal à retrouver cette silhouette qui lui correspondait. Milena, on la reconnaît bien au centre, mais les autres personnages sont plus flous, et dans le tas, y'en a un, c'est lui. Le tableau reflète la réalité : il n'est que fourmi,

travaillant pour une reine qui ignore son nom, même s'il est le fruit de ses entrailles. Poussant des miettes faisant cent fois son poids. Bien plus, si on considère le capital social de la boîte qui l'emploie et les maigres émoluments qu'il en retire mensuellement. Il ne compte pour... personne ? Pas tout à fait. Même si la suite a barré en couilles, Milena l'avait quand même célébré. Elle croyait en lui. Comme toutes les mères certainement. Mais non, pas comme toutes les mères puisque Milena-gaga l'avait oublié. Au moins une fois, il avait compté pour elle.

« À la grâce du vieux », grince-t-il avec un maigre sourire tordu. Il se rend compte avec un certain étonnement qu'il en veut à son père. Pas pour lui. Pour elle. C'est lui qui l'a fichue en l'air. Reproche débile, c'est sûr, n'empêche. Sans sa mort, tout n'aurait pas déraillé. Elle détestait quand il disait ça, l'appelait *le vieux*. Et puis elle n'aimait pas les blasphèmes. Pas qu'elle ait été vraiment croyante, enfin pas qu'il sache... En tout cas, elle voulait pour lui un monde jeune et beau, pas vieux et décati. Il se laisse tomber par terre, de tout son poids, le corps et le reste, par terre, et finit par le lâcher, le sanglot si longtemps retenu. Si longtemps... Depuis quand ? Depuis qu'il a revu Nicolas ? La dernière fois qu'il a vu Milena ? L'avant-dernière ? Ou encore bien, bien avant ? Doucement, les larmes créent un feu d'artifice gris sombre sur le béton. Puis de gros sanglots sourds étouffés par la morve et sa manche maculent ce ciel au soleil noir. Il se sent, se sait abandonné. Orphelin complètement, ce coup-ci.

Il reste longtemps ainsi, fétu que fouette le vent qui s'insinue dans chaque interstice de sa mise, glaçant son corps fébrile. Lorsque le froid s'est propagé de l'enveloppe au plus profond de son cœur, les soubresauts de la jérémiade s'estompent, les pleureuses cessent leur lamento, son corps de verre se brise en une infinité de morceaux. La poudre qui en résulte pourrait elle aussi s'évader sous les bourrasques si Ange-Marie ne décidait soudainement d'en faire quelque chose.

*

Non daté

Angy, mon ange, mon enfant,

Tu n'as pas connu ton père, mais je vais te le décrire pour que tu saches d'où tu viens, pour que tu sois fier de lui et de toi, pour que tu puisses t'inspirer de ce qu'il a été.

Je ne vais pas parler au passé. Manuel est et sera toujours au présent dans mon cœur, comme j'aimerais qu'il soit toujours à côté de toi, pour te protéger et te guider.

Ton père n'a pas seulement un dragon tatoué sur l'avant-bras, il est un dragon indomptable qui se bat pour la justice et pour la paix. Il est sportif, costaud, fait de la gymnastique tous les matins. Il peut me soulever d'une main, je suis sûre. Fort, fort, fort il est, mais pas bête. Il crache du feu quand il parle politique ou amour. Le racisme, le fascisme, le capitalisme, voilà ce qu'il veut brûler.

Et quand il aime, c'est un brasier.

Manuel a de grandes idées sur le futur de la société et sur notre futur à tous les trois. Il a prévu de faire de toi quelqu'un de bien, il compte beaucoup sur moi pour

t'apporter la douceur qu'il n'est pas sûr de pouvoir te prodiguer. Je n'en suis pas certaine moi-même mais je ferai tout ce que je peux pour te donner une vie douce et heureuse.

Ton père est tendre et touchant, parce qu'il ne sait pas toujours comment être gentil et prévenant. Alors qu'il l'est en permanence ! Il essaye toujours de faire le bien.

Ce n'est pas forcément un intellectuel, mais quelques livres lui servent de référence permanente : La Ferme des animaux, Germinal, Cyrano de Bergerac.

Et les films de Bruce Lee ! Il adore, et son tatouage vient de là.

Question musique, son héros c'est Renaud. Qu'est-ce qu'on a pu écouter Deuxième génération !

J'aimerais t'en dire encore plus sur lui, mais le vent a soufflé, et il est parti.

Fais ce que tu peux avec cet héritage et sache que même s'il ne t'a pas serré dans ses bras, il te parlait tous les jours, récitant contre mon ventre en train de gonfler :

« Et que faudrait-il faire ?

Chercher un protecteur puissant, prendre un patron,

Et comme un lierre obscur qui circonvient un tronc

Et s'en fait un tuteur en lui léchant l'écorce,

Grimper par ruse au lieu de s'élever par force ?

Non, merci. »

Manuel t'aime, très fort, comme je t'aime, encore plus fort.

Toutes les larmes du monde n'y pourront rien changer.

*

30/09/2014

La fièvre est tombée et Ange-Marie a presque hésité à retourner au boulot, histoire d'éviter de ressasser des bouts d'idées, des bribes de souvenirs, des embryons de remords, pour ficher la paix à son esprit qui cherche une sortie de secours là où il n'y en a plus. Mais il a tant traîné en prenant son café qu'il aurait fallu speeder ensuite pour se pointer à peu près présentable au boulot. Au-dessus de ses forces, on dirait. Et puis merde, il est malade... et en deuil. Il s'installe devant la télé, prêt à comater la moitié de la journée. Ça fera toujours un entraînement pour la retraite... s'il en connaît une.

Mais un moment plus tard, il s'ennuie assez ferme pour que son regard se détache de l'écran, cherche inconsciemment son téléphone et s'arrête au passage sur une sorte de rectangle à moitié caché par la bibliothèque. Le carton à dessins de sa mère, qu'il n'a pas reconnu tout de suite, comme un élément étranger à son intérieur. Il l'a rapporté de l'hôpital – unique héritage. Et l'a flanqué à un endroit où il ne le verrait pas, pourrait l'oublier.

Sans réfléchir, il se lève, l'attrape, se réinstalle sur le canapé en le posant sur la table basse. Il hésite un instant avant de l'ouvrir, se rappelle combien il lui paraissait immense quand il était gamin, bien trop grand pour lui. Si on lui

demandait, il jurerait que ce n'est pas de la nostalgie quand il se résout à défaire le nœud, à déployer lentement l'encombrant carton et à tourner une à une les feuilles (sa mère n'utilisait que rarement des toiles, onéreuses et, selon elle, « prétentieuses »). Juste de la curiosité : est-ce qu'elle a continué après l'internement ? Il lui faut un moment pour pouvoir répondre.

Rien n'est classé, les techniques et les époques cohabitent dans un parfait désordre. Ange-Marie passe d'abord distraitement de l'une à l'autre, s'interrompt, laisse volontiers les jeux télévisés diffusés à cette heure happer son attention. Puis un dragon apparaît et, peut-être parce qu'il a repensé à son père, a revu, plutôt que relu, la lettre à l'écriture soignée que Milena lui avait remise avec solennité le jour de ses sept ans, ce dessin-là, il le regarde longuement. Mille pensées montent comme la marée, le caressent et s'enfuient, imposant peu à peu, en sourdine, le calme élan de leur rythme à ses gestes, à son exploration qui ralentit, s'attarde, prend des airs de méditation vague.

Peu des dessins sont terminés. La plupart tiennent plutôt de l'esquisse, parfois redoutablement travaillée, mais aucun ou presque ne présente cet aspect fini par lequel certaines œuvres s'imposent et font disparaître ce qui les entoure. L'art de Milena (parce qu'au fur et à mesure que les dessins passent sous son regard, tel est bien le mot qui lui vient : malgré toute une gamme de variations, on ne sait quoi de particulier se reconnaît, qui confère à la fois son originalité et son unité à l'ensemble – un certain style, une certaine personnalité) est plus discret, il invite le regard à s'attarder plus qu'il ne l'éblouit. L'onirisme est sans doute ce qui le caractérise le mieux, voire le fantastique quand le malaise l'emporte sur le rêve. Ange-Marie se surprend à sourire : la réalité n'avait rien d'accueillant pour sa mère. L'un des dessins reprend par exemple *Le Cauchemar de la raison* de Goya, mais les démons cette fois-ci entourent la crinière d'une sorte de savant fou, les yeux grands ouverts, debout devant un tableau recouvert de formules, qui se démène au-dessus d'une armée de fioles. Ailleurs, des silhouettes fantomatiques ou menaçantes, des paysages bouleversés par quelque divinité chtonienne, des villes en proie à des pluies de feu ou de cendres, des cimetières grouillant de vies louches.

Pourtant, ce qui saute aux yeux d'Ange-Marie, c'est la note d'espoir que contiennent même les dessins les plus noirs. Ici, un coin de ciel limpide ; là, une ribambelle de petites étoiles ; ailleurs, un sourire égaré parmi les grimaces. Les chimères de Milena ne viennent plus hanter l'imagination d'un enfant angoissé mais d'un adulte. Il a l'impression de la rencontrer, enfin. Certaines œuvres sont même purement sereines, comme le dragon, et cette toile qui a remporté un second prix. Il la cherche, la trouve, repense à la coupure de presse qui avait paru dans la feuille de chou du coin, pieusement remise avec la boîte par cet hypocrite de Nicolas. Et, tandis que l'étonnement fait place au regret, il songe que sa mère, pour une zinzin, était étonnamment lucide, un pinceau à la main.

*

8/10/2014

Ça fait quinze jours qu'il lambine, tergiverse, comme s'il refusait de céder à on ne sait quelles sirènes. Mais hier, il est rentré furax et grincheux, à deux doigts d'envoyer son poing dans le museau finaud sournois de la connasse du

marketing. Peut-être le costard carapace du pro qui se fissure et lui laisse voir la lumière. En tout cas ce matin, ni une ni deux, il a prévenu les RH que désolé, je suis malade, une rechute, le jour de mon anniversaire, c'est bête, hein ? ramasse sans se laisser le temps de réfléchir le matos de graffeur, reçu trois jours plus tôt par la poste, et le fourre dans son sac à dos.

Cette fois-ci, il enfile plusieurs transports en commun pour atteindre la friche. Au lieu d'une errance aveugle, c'est une impatience bouillante qui l'anime. Son nez continue à couler, gouttes de chtouille mentale déguisées, mais le gros du coup de froid est passé. Le sac pèse à peine sur ses jambes alors qu'assis il regarde les autres fourmis s'agiter. Beaucoup sont vieilles, prêtes à laisser leur carapace chitineuse se désagréger sous l'effet du temps. D'autres rentrent du travail, reconnaissables à leurs antennes baissées et à leurs mandibules tombantes. Le bus arrive à l'arrêt, Ange-Marie se lève, traverse l'agglutinement des ouvrières et se retrouve à quelques minutes de marche de la fresque.

C'est presque avec recueillement qu'il franchit le portail, murmurant « Me voici, Maman fée », sans même s'apercevoir qu'il emploie un mot depuis longtemps chassé de son vocabulaire – par prudence aussi, pour ne pas risquer des jalousies entre elle et sa famille d'accueil. Mais il garde les yeux rivés au sol en avançant d'un pas vif jusqu'à la fresque, tournant et retournant dans sa tête l'idée déjà tournée et retournée mille fois ces deux dernières semaines. Arrivé devant la baraque, il fait glisser son sac d'un mouvement souple et sort méthodiquement les cinq bombes qu'il aligne devant lui – jaune, blanc, noir, bleu, argent. Faut que ça tranche...

Il pose un masque sur son visage, au cas où l'inspiration lui vaudrait de rester trop longtemps en présence de l'acrylique. Pas le moment de se pourrir les poumons alors que c'est une ode à la vie qu'il voudrait créer. Il embrasse du regard la totalité de la fresque et se demande ce qu'il pourrait ajouter. Une silhouette encore plus grande, géante, titanesque, de dimensions quasiment cosmiques ? Mouais. La dimension cosmique lui semble pertinente, le reste non. Ce qu'il manque à cette ville, c'est un œil bienveillant. Une lune ! Il se saisit frénétiquement des bombes de jaune, blanc et argent et commence à tracer un disque qu'il remplit de variations, mers et cratères.

Aux courbes qui prennent forme sur le mur répond peu à peu son sourire qui s'élargit. Il a merdé au début, comme toujours, comme avant, mais les gestes sont revenus d'eux-mêmes – repasser, masquer, sans hésiter. Tout son corps retrouve les sensations anciennes : prise ferme sur la bombe et geste ample du bras, pas de côté en crabe pour suivre le mouvement, courir avec le trait, danser avec lui.

Bientôt, sous sa main, au-dessus de l'alignement net des immeubles et des maisons, une énorme lune, dorée comme un sapin de Noël, surplombe la ville dans un ciel noir de poix.

On ne le voit qu'à peine sur la fresque, mais Ange-Marie vole autour d'elle.

Mentions illégales

Dépôt illégal : Avril 2025

Une œuvre de Selenacht et Marc Mahé Pestka, mise à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution – Pas d'utilisation commerciale 4.0 International.